

F

Alfred Pélissier
1893
sh
LE VÉNÉRABLE

FRANÇOIS DE LAVAL

PREMIER ÉVÊQUE DE QUÉBEC ET APOTRE DU CANADA

SA VIE ET SES VERTUS

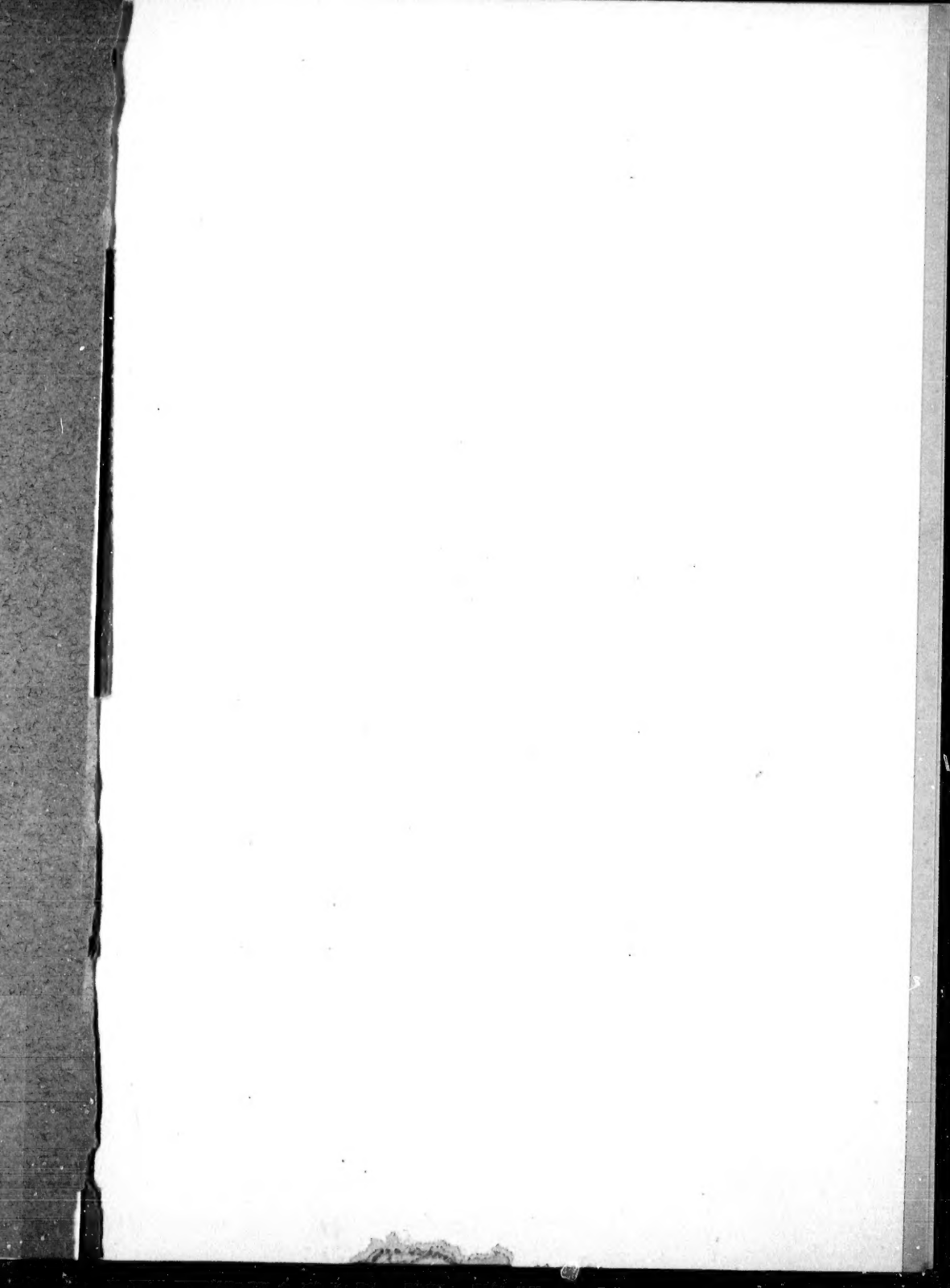
PAR

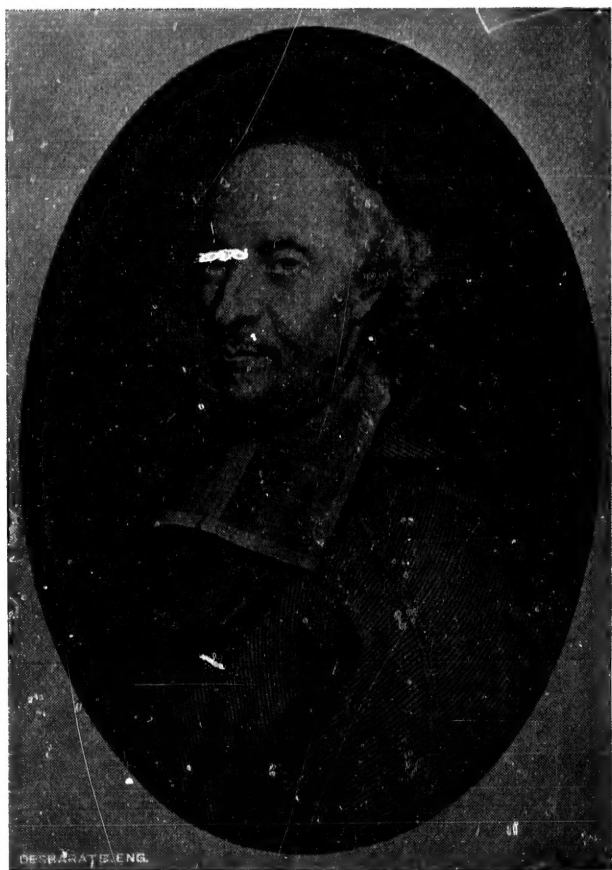
L'ABBÉ AUGUSTE GOSSELIN

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE
30, RUE DE LA FABRIQUE, 30

1890







LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS DE LAVAL
PREMIER EVÊQUE DE QUÉBEC

FR

PH

LE VÉNÉRABLE
FRANÇOIS DE LAVAL

PREMIER ÉVÊQUE DE QUÉBEC ET APOTRE DU CANADA

SA VIE ET SES VERTUS

PAR

L'ABBÉ AUGUSTE GOSSELIN

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE
30, RUE DE LA FABRIQUE, 30

1890

F5063

.1

L3

G56

IMPRIMATUR.

Quebeci, 4a octobris 1890.

E. A. Card. TASCHEREAU,

Archepus Quebecen.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en
l'année mil huit cent quatre-vingt-dix, par M. l'abbé AUGUSTE H.
GOSSELIN, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

I
pre
l'Eg
Con
déc
app
puis
liqu
pon
pre
dés
sur
I
a de
tion
du p
nair
gnap
tatio
ente
les r
décr
vie
de c
L
Cau
n'ex

AVANT - PROPOS

La Cause de béatification de Mgr de Laval, premier évêque de Québec, fondateur et apôtre de l'Eglise du Canada, a été introduite dans la Sacrée Congrégation des Rites le 23 août dernier. Le décret de la Sacrée Congrégation, à cet effet, a été approuvé par le Saint-Père le 24 septembre, puis affiché aux portes des quatre grandes basiliques de Rome. Depuis ce temps, notre pieux pontife a droit au titre de *Vénérable*. C'est le premier pas vers le jugement suprême que nous désirons tous et qui nous permettra de l'honorer sur nos autels.

La signification du décret qui vient d'être rendu a déjà une grande portée. La Sacrée Congrégation ne l'a émis qu'après avoir pris connaissance du procès préliminaire fait par l'autorité de l'Ordinaire de ce diocèse, après avoir étudié les témoignages rendus au Canada sur les vertus et la réputation de sainteté de Mgr de Laval, après avoir entendu les objections du promoteur de la Foi et les réponses de l'avocat du Serviteur de Dieu. Le décret de la Sacrée Congrégation veut dire que la vie de Mgr de Laval lui a paru telle, qu'il y a lieu de continuer à travailler à sa béatification.

Les obstacles sérieux qui arrêtent souvent une Cause de béatification dès ses premiers débuts n'existent pas dans celle de Mgr de Laval. La

voilà maintenant entre les mains de la Sacrée Congrégation des Rites, qui va reprendre le procès par autorité apostolique. Il y a toute une série d'épreuves que cette affaire importante a désormais à franchir. Pour qu'un serviteur de Dieu soit béatifié, il faut que l'héroïsme de ses vertus et sa réputation de sainteté soient constatés à l'évidence ; il faut que l'on ne trouve rien dans ses écrits qui blesse en quoi que ce soit la doctrine ou la morale ; il faut qu'il soit bien établi que l'on n'a cherché aucunement à prévenir le jugement apostolique par un culte public non autorisé ; il faut surtout qu'il y ait eu de grandes faveurs divines, des miracles de premier ordre obtenus par son intercession, et qu'ainsi la voix de Dieu se soit déjà fait entendre d'une manière irréfragable.

Que les âmes pieuses du Canada hâtent donc par leurs prières l'avènement de ce jour béni où il nous sera permis d'honorer sur nos autels le fondateur de cette Eglise, le père de notre patrie ! Pour cela, qu'elles l'invoquent avec confiance, dans tous leurs besoins spirituels ou temporels. Nous savons que déjà de grandes faveurs célestes ont été obtenues par son intercession. Le bon Dieu en accordera bien d'autres, et de plus merveilleuses encore, si, comme nous avons lieu de l'espérer, c'est sa volonté que son pieux serviteur soit élevé aux honneurs des autels.

Qu'on veuille bien remarquer, toutefois, qu'il n'est pas permis de rendre un culte public au Serviteur de Dieu. Mais nous pouvons l'invoquer privément ; et notre confiance en Mgr de Laval sera d'autant plus grande que nous connaîtrons mieux ses vertus, ses mérites et la sainteté de sa

vie. C'est pour les faire connaître de plus en plus au public que nous lui offrons le présent opusculé. Puisse-t-il contribuer à édifier les âmes, à faire honorer Dieu et glorifier sur la terre son dévot serviteur, Mgr de Laval !

Voici le décret dont nous venons de parler :

DÉCRET

(Québec)

Cause de Béatification et de Canonisation du Vénérable Serviteur de Dieu, François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec.

Sur la question

S'il faut signer la Commission d'introduction de la Cause dans le cas présent, et à l'effet dont il s'agit ?

Issu d'une illustre et très noble famille du diocèse de Chartres, François de Montmorency-Laval, cédant à l'ardent amour dont il brûlait pour les âmes, après avoir renoncé aux avantages et aux plaisirs que lui offrait sa patrie, entreprit un long voyage par delà les mers, et se rendit dans l'Amérique septentrionale pour y répandre les lumières de l'Evangile et rendre aux habitants de ces contrées, depuis longtemps captifs dans l'empire des ténèbres, la liberté des enfants de Dieu. Dans l'accomplissement de cette mission, que l'autorité légitime lui avait confiée, à quels travaux ne se livra-t-il pas, quels dangers ne dut-il pas affronter, et cela pendant cinquante années consécutives de sa vie !

Après avoir converti à la foi chrétienne les peuplades de ce pays qu'on appelle la Nouvelle-France, il eut le bonheur de jeter les fondements de l'Eglise canadienne ; et ce fut lui, aussi, que le saint-siège, reconnaissant ses mérites, désigna pour en être le premier évêque. Riche de toutes les grâces dont le Ciel l'avait comblé, il rendit le dernier soupir en l'année 1708, âgé de plus de quatre-vingts ans, et laissant après lui la réputation d'un grand saint.

Cette réputation de sainteté, appuyée, dans la suite, de prodiges que l'on disait accomplis par Dieu, grâce à son intercession, bien loin de s'éclipser, s'est conservée dans tout son éclat jusqu'aux temps actuels. Aussi l'autorité ordinaire du lieu crut enfin le temps venu de procéder à un examen touchant la sainteté, la vie, les vertus et les miracles de Mgr de Laval. Cet examen terminé, on le soumit à la Sacrée Congrégation des Rites, et Notre Saint-Père le Pape Léon XIII voulut bien permettre qu'on agitât, dans la Congrégation ordinaire des Rites Sacrés, sans l'intervention ni le vote des consultants, la question de la signature de la Commission pour l'introduction de la Cause du dit Serviteur de Dieu, bien que les dix années à partir du jour de la présentation du procès d'information devant la Congrégation ne fussent pas encore expirées, et qu'on n'eût pas encore examiné les écrits du Serviteur de Dieu.

En conséquence, et sur les instances du R. P. François-Xavier Cazenave, procureur général du séminaire des Missions étrangères à Paris, et postulateur dans cette Cause, l'Eme et Rme Seigneur cardinal Lucide-Maria Parocchi, évêque d'Albano,

considérant les lettres postulatrices de plusieurs vénérés prélats et d'un grand nombre d'autres personnages marquants tant dans l'ordre civil que dans l'ordre ecclésiastique, proposa, dans une assemblée ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites, tenue au Vatican le jour mentionné plus bas, la discussion de la question suivante, à savoir : *Faut-il signer la Commission d'introduction de la Cause dans le cas présent, et à l'effet dont il s'agit ?*

Et la même Sacrée Congrégation, ayant tout bien pesé, après avoir entendu et lu les remarques du R. P. D. Augustin Caprara, promoteur de la sainte Foi, crut devoir répondre : *Affirmativement, ou il faut signer la Commission, si c'est le bon plaisir du Saint-Père.* 23^e jour d'août 1890.

Sur quoi, le soussigné, cardinal préfet de la dite Sacrée Congrégation, ayant fait rapport à Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, Sa Sainteté, le 24 septembre de la même année, ratifia et confirma la décision de la Sacrée Congrégation, et signa de sa propre main la Commission d'introduction de la Cause du vénérable serviteur de Dieu, François de Montmorency-Laval.

C. CARD. ALOISI-MASELLA,
Préfet S. C. R.

L. † S.

VINCENT NUSSI,
Secrétaire S. C. R.

pro
l'E
no
mè

de
ch
ap
pa
ba
de
C
ce

sa

Ma
tou

LE VÉNÉRABLE

FRANÇOIS DE LAVAL

Le Vénérable François de Montmorency-Laval ¹, premier évêque de Québec, fondateur et apôtre de l'Eglise du Canada, appartenait à l'une des plus nobles et des plus anciennes familles de notre mère patrie, la France.

Il naquit à Montigny-sur-Avre, dans le diocèse de Chartres, le 30 avril 1622, de parents pieux et chrétiens, non moins recommandables par leur application à toute espèce de bonnes œuvres que par leur noblesse. L'église où il reçut le saint baptême avait été construite par les soins mêmes de son père, Hugues de Laval, seigneur de l'endroit. C'est dire la part importante que l'on faisait dans cette noble famille aux choses de la religion.

L'enfant fut consacré à Dieu dès le bas âge, par sa tendre mère, Michelle de Péricard, et destiné à

¹ — C'est le nom que lui donne la Sacrée Congrégation. Mais, pour être plus court, nous l'appellerons désormais tout simplement François de Laval.

l'état ecclésiastique. Ses deux frères aînés devaient continuer dans le monde les traditions chevaleresques et militaires des Montmorency-Laval.

Aucun incident particulier ne vint troubler le calme de ses années d'enfance. Elles s'écoulèrent paisiblement et sans bruit sous le toit paternel. Comme un arbuste planté dans un sol riche et fécond, l'enfant grandit et se fortifia sous les yeux de ses parents chrétiens, à l'abri de toute influence pernicieuse, l'âme ouverte à tout ce qui est beau, juste et vrai, l'esprit et le cœur inondés des rayons bienfaisants de la grâce, du bon exemple et de l'enseignement le plus chrétien.

A neuf ans, il fut envoyé, pour faire ses études, au collège de La Flèche, dirigé à cette époque par les Pères de la Compagnie de Jésus. Là, comme à la maison paternelle, il se montra le véritable modèle de tous les jeunes gens. Sa piété était ravissante. Il avait surtout une grande dévotion pour le saint sacrement de nos autels, et se faisait un bonheur de communier très-fréquemment. Sa dévotion à la sainte Vierge — c'est la dévotion des prédestinés — était aussi sans bornes, et lui mérita l'honneur d'être admis, tout jeune encore, dans la célèbre Congrégation du P. Bagot : congrégation qui devait un jour donner naissance au séminaire de Missions étrangères.

l'application au travail et ses talents valurent au jeune de Laval les plus brillants succès.

Il appartenait déjà à l'état ecclésiastique, ayant reçu la tonsure cléricale, à l'âge de neuf ans, peu de temps après son entrée au collège de La Flèche. Ses études terminées, il n'hésita pas un seul instant à suivre sa vocation.

Pourtant, la mort de son père et celle de ses deux frères aînés venaient d'ouvrir devant lui la carrière des honneurs et de la fortune. Mais avec un désintéressement et une vertu vraiment héroïques, il renonce en faveur de son frère cadet à tous ses droits à l'héritage paternel, il renonce à tous les avantages qui l'attendent dans le monde, pour revêtir les livrées de Notre-Seigneur.

Il fait sa philosophie et sa théologie au collège de Clermont, à Paris, sous la direction des Pères Jésuites, les maîtres vénérés de son enfance. Il reçoit les saints Ordres et devient prêtre de Jésus-Christ à l'âge de vingt-cinq ans.

Douze années le séparent encore du moment solennel où il doit dire adieu à son pays natal pour aller s'enfoncer dans les forêts du Nouveau-Monde. La Providence lui ménage ce laps de temps, d'abord pour qu'il puisse s'exercer aux œuvres de zèle, dans le saint ministère, comme archidiacre d'Evreux, puis ensuite afin qu'il achève le travail de sa perfection intérieure dans cette solitude bénie qu'on a appelée l'Ermitage de Caen.

Tout s'enchaîne, tout est merveilleux dans la vocation de François de Laval, le fondateur de

cette Eglise du Canada, si sainte et visiblement appelée elle-même à de si hautes destinées. Il reçoit au baptême le nom de François-Xavier, le grand apôtre des Indes, qui vient d'être élevé à l'honneur des saints autels. On confie son éducation aux Pères de la Compagnie de Jésus, ces apôtres infatigables, qui ont déjà porté la lumière de l'Evangile dans les deux Amériques, et qui, après avoir connu tout son mérite, le désigneront comme évêque au choix du souverain pontife, et seront eux-mêmes ses dévoués collaborateurs dans l'établissement de l'Eglise du Canada.

Devenu prêtre, puis archidiacre d'Evreux, il reçoit un jour, avec deux de ses amis, ses émules dans toutes les bonnes œuvres, l'invitation de partir pour la mission lointaine et périlleuse du Tonkin et de la Cochinchine. C'est le premier appel du Seigneur vers l'autel du sacrifice. Il se rend à Rome, et se tient prêt à partir pour le Tonkin, en qualité de vicaire apostolique, au premier signal que lui donnera le saint-siège.

Des obstacles insurmontables s'opposent à ce pieux projet et le réduisent à néant. Mais le sacrifice de François de Laval a été agréable à Dieu, comme autrefois celui d'Abraham. L'immolation, d'ailleurs, n'est qu'ajournée : elle se réalisera pleinement dans l'apostolat de la Nouvelle-France.

En attendant, la victime va se rendre de plus en plus agréable au Seigneur. François de Laval profite

de son séjour dans la Ville Eternelle pour déposer ses généreuses résolutions sur le tombeau des saints apôtres. Rome est vraiment cette terre fortunée que l'on ne peut toucher sans ressentir des forces nouvelles pour le bien. François de Laval s'y revêt de la force d'en haut ; il s'arme d'un courage invincible, et se confirme surtout dans cet attachement inviolable au saint-siège qui caractérisera merveilleusement toute sa carrière épiscopale.

Puis, afin de se préparer davantage aux desseins de la Providence à son égard, il va, comme autrefois saint Ignace à Manrèze, ou comme le divin Sauveur des âmes lui-même dans le désert, s'enfoncer dans la solitude de Caen.

L'Ermitage de Caen était une pieuse retraite, où quelques amis, prêtres et laïques, s'étaient réunis sous la conduite d'un saint ¹ personnage, M. de Bernières, pour travailler de concert à la grande affaire du salut. Les exercices de piété s'y faisaient en commun. On y pratiquait la mortification la plus austère. On y vivait, autant que possible, dans la pensée des vérités éternelles et avec le souvenir des jugements de Dieu. La réaction contre le jansénisme de l'époque n'avait pas été étrangère à

1 — Conformément aux décrets d'Urbain VIII, nous déclarons une fois pour toutes qu'en employant cette expression ou autres semblables, nous n'avons nullement l'intention de prévenir le jugement de notre mère la sainte Eglise.

la formation de ce petit cénacle d'âmes sincèrement attachées à l'Eglise, remplies de ferveur et aimant Dieu tendrement.

La vie de l'ermitage n'était pas une vie purement contemplative. Aux pratiques de dévotion personnelle on avait soin de joindre les exercices de la charité la plus édifiante : assister les pauvres, consoler les affligés, visiter les malades dans les hôpitaux et leur prodiguer tous les secours spirituels et corporels.

François de Laval était toujours le premier à donner l'exemple, soit pour les œuvres de piété, soit pour les services à rendre au prochain. Sa sagesse inspirait d'ailleurs tant de confiance qu'on lui proposait toujours les cas les plus difficiles. Elle éclata surtout en deux circonstances principales.

Une maison religieuse de la ville de Caen souffrait de quelques désordres intérieurs qui s'y étaient introduits. Il est appelé à la réformer ; et il le fait avec un tact et un succès vraiment admirables. Une autre communauté de la même ville est menacée dans ses intérêts temporels. François de Laval se charge de défendre ces intérêts auprès de la Cour, et il réussit au delà de toute espérance.

Mais pendant qu'il se livre ainsi à ces œuvres de zèle, l'heure du sacrifice a sonné pour lui. Les Jésuites viennent d'obtenir du souverain pontife Alexandre VII l'établissement d'un vicariat apos-

tolie
pou
fait
ente
" Se
puis
San
men
L
crat
dan
jour
Il s'
l'ann
de c

I
fons
dem
de r
V
ans,

I
naire
pas
fons

holique au Canada, et c'est lui qu'ils ont désigné pour cette mission lointaine et difficile. Resté parfaitement étranger à toutes les négociations, il entend distinctement la voix de Dieu qui lui dit : " Sortez de votre maison et quittez vos parents ; puis venez dans la terre que je vous montrerai. " Sans hésiter un seul instant, il s'abandonne parfaitement à la volonté divine.

Le vénérable François de Laval reçut la consécration épiscopale, des mains du nonce apostolique, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, le jour de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1658. Il s'embarqua pour le Canada vers la mi-avril de l'année suivante, et, après une pénible navigation de deux mois, arriva à Québec le 16 juin 1659.

* * *

Ici commence la carrière épiscopale du saint fondateur de notre Eglise. Elle a duré près d'un demi-siècle et a été consacrée toute entière au bien de notre pays.

Vicaire apostolique ¹ pendant près de quinze ans, évêque en titre de Québec le même nombre

1 — Les vicaires apostoliques sont des évêques missionnaires envoyés par le saint-siège dans des pays qui ne sont pas encore prêts à être érigés en diocèses. Ils ont les mêmes fonctions et les mêmes pouvoirs que les évêques en titre.

d'années, il se démit ensuite de ses fonctions, et abandonna la conduite de son diocèse à son successeur. Mais il ne voulut pas se séparer complètement de sa chère Eglise du Canada. A l'exemple de la vénérable Mère de l'Incarnation, son émule en vertu et en sainteté, il était devenu le plus canadien de tous les Canadiens ; il voulut mourir au milieu de nous ; et ses restes reposent maintenant, suivant son désir, dans la chapelle du séminaire qu'il a fondé.

Certes, ce n'étaient pas des liens naturels qui pouvaient attacher ces saints personnages à notre pays. La grâce seule avait opéré ce prodige. C'est par elle qu'ils avaient rompu les liens qui les attachaient fortement à la France. C'est elle qui leur faisait voir dans le Canada le règne de Dieu à établir, le sang de Jésus-Christ à ramasser goutte à goutte, les âmes à sauver. La grâce avait transformé notre pays à leurs yeux, et ils s'y étaient d'autant plus attachés qu'ils avaient travaillé davantage à le reconquérir à Dieu sur le démon.

Le Canada, aujourd'hui si beau et si prospère, n'était, à l'arrivée de Mgr de Laval, qu'une immense forêt habitée par quelques milliers de sauvages, encore étrangers, pour la plupart, à la connaissance du vrai Dieu. Çà et là, le long de notre grand fleuve, quelques habitations françaises, constamment exposées aux incursions du farouche

Iro
Mo
dix
N
can
l'hiv
T
vell
de s
étai
peu
évan
M
sitio
liqu
aux
Iroq
la co
et à
P
dend
temp
naître
Puis
à ch
Jésu
tres
L
imm

Iroquois. A Québec, cinq ou six cents âmes ; à Montréal, deux ou trois cents. Dans tout le pays, dix ou onze églises ou chapelles, la plupart en bois.

Nulle part, de chemins. L'été, on voyageait en canot d'écorce sur les fleuves ou les rivières ; l'hiver, en raquettes sur la neige.

Tout était à créer dans cette Eglise de la Nouvelle-France, qui, depuis, a donné naissance à plus de soixante diocèses. La tâche de Mgr de Laval était immense ; et, pour la remplir, il n'avait que peu de ressources et qu'une poignée d'ouvriers évangéliques à sa disposition.

Mille obstacles se dressaient devant lui : l'opposition faite à son autorité comme vicaire apostolique, le commerce de l'eau-de-vie si préjudiciable aux sauvages, les incursions continuelles des Iroquois, le mauvais vouloir des autorités civiles de la colonie, toujours portées à contrecarrer ses vues et à empiéter sur les droits de l'Eglise.

Plein de courage et de confiance en la Providence, il se met à l'œuvre, et réussit en peu de temps, par sa fermeté et sa sagesse, à faire reconnaître son autorité spirituelle par tout le monde. Puis, comme un bon capitaine d'armée, il distribue à chacun de ses officiers les rôles à remplir. Aux Jésuites, il confie les missions sauvages : aux prêtres séculiers, la desserte des habitations françaises.

Lui-même ne se contente pas de gouverner son immense diocèse et de le visiter à maintes reprises

et à travers mille dangers ; il se fait simple missionnaire, baptisant, confessant, administrant les malades, distribuant partout le pain de la parole de Dieu.

A ces œuvres du ministère pastoral il ajoute, comme autrefois à Caen, les pratiques de la plus ardente charité, secourant les pauvres, visitant les hôpitaux et se dévouant au soin des malades avec un zèle vraiment héroïque.

Bientôt, sous sa direction, les paroisses s'organisent, les églises se construisent, et l'on voit fleurir partout la piété et l'amour de notre sainte religion.

Les quelques prêtres qui desservent l'Eglise du Canada viennent tous de la France, comme leur évêque. Pour créer un clergé national, Mgr de Laval fonde son séminaire de Québec, au prix des plus grands sacrifices, et consacre à cette œuvre incomparable toutes ses ressources, toute son âme et toute son énergie.

Il ne se contente pas de créer un clergé national ; il lui assure pour toujours une honnête subsistance, en établissant le système de la dîme, qui existe encore, après avoir traversé les époques les plus orageuses de notre histoire.

Il s'occupe activement de l'instruction de la jeunesse canadienne, établit son petit séminaire, fonde à Saint-Joachim une école des arts et métiers, et encourage de toutes ses forces l'institut des Sœurs de la Congrégation pour l'éducation des jeunes filles.

Rien n'échappe à sa sollicitude et à son zèle : il est vraiment l'âme de la colonie française, non seulement pour le spirituel, mais aussi pour les intérêts temporels. C'est lui, surtout, qui obtient du Roi la création du Conseil supérieur, destiné à établir ici le règne de la justice, de l'ordre et de la bonne administration des affaires. C'est lui qui sollicite et obtient des secours efficaces pour dompter les farouches Iroquois. C'est lui, surtout, qui prend en mains la cause des pauvres sauvages contre la cupidité des vendeurs d'eau-de-vie, et qui réussit, par des efforts incroyables, à endiguer un mal qui menaçait de détruire la colonie de la Nouvelle-France.

Quatre fois il traverse l'Océan, pour aller exposer à la Cour de France les besoins spirituels et temporels de son Eglise. Rien ne l'arrête, ni les dangers de ces voyages au delà des mers, surtout dans les conditions où ils se faisaient à cette époque, ni les fatigues, ni la maladie, ni les difficultés sans nombre qui s'accumulent sous ses pas.

C'est dans le deuxième de ces voyages qu'il obtint du souverain pontife Clément X l'érection du diocèse de Québec, dont il devint le premier évêque, le 1er octobre 1674.

Uni à l'Eglise du Canada par des liens encore plus étroits qu'auparavant, il continua de l'administrer avec le zèle affectueux que les saints évêques doivent à l'épouse que Dieu leur a confiée.

Pour avoir une idée de ce zèle, il faudrait suivre surtout notre prélat dans ses nombreuses visites épiscopales. Mentionnons, du moins, la dernière qu'il fit comme évêque de Québec, en 1681.

Après avoir visité durant l'hiver, suivant son habitude, toute la côte Beaupré et l'île d'Orléans, puis, au printemps, ses communautés religieuses de Québec, et donné deux fois la confirmation dans sa ville épiscopale, il part pour Montréal vers la fin de mai, en canot d'écorce, accompagné d'un seul prêtre, M. de Maizerets, et de quelques rameurs. Il arrête d'abord à Lotbinière, puis à Batiscan, à Champlain, au Cap-de-la-Madeleine, aux Trois-Rivières, à Sorel, et se rend jusqu'à Chambly¹. De là il va à Saint-Ours et à Contrecoeur, puis à Verchères, à Boucherville, à Repentigny et à Lachenaie. Il arrive à Montréal le 19 juin.

Dès le lendemain, il se rend à Laprairie pour visiter les Pères Jésuites, ainsi que leurs bons néophytes du Saut-Saint-Louis. Puis il revient à

1 — Il était allé en 1668 jusqu'au Fort Sainte-Anne, dans l'île Lamotte, à l'entrée du lac Champlain. Mais ce Fort n'était probablement plus habité en 1681.

Montréal, où il reste jusqu'au 10 juillet, afin de pouvoir y donner plusieurs fois la confirmation, faire la visite de ses deux communautés religieuses de la Congrégation et de l'Hôtel-Dieu, et témoigner aux MM. de Saint-Sulpice, auxquels il avait confié pour toujours la desserte de la paroisse, l'estime que lui inspiraient leur zèle, leur dévouement et leurs vertus sacerdotales.

De Montréal il se rend à l'île Jésus ; puis reprenant le chemin de Québec, il s'arrête à Longueuil, à Varennes, à Lavaltrie, à Nicolet, à Bécancour, à Gentilly, à Sainte-Anne de la Pérade et à Deschambault. Il ne prend pas le temps de se reposer à Québec ; mais, dès le 29 juillet, il est rendu à l'île aux Oies, à plus de vingt lieues en bas du fleuve. De là il traverse au Cap Saint-Ignace, puis visite Saint-Thomas, Saint-Michel, Beaumont et enfin Saint-Joseph de Lévis, qui est le terme de sa visite pastorale.

Cet itinéraire, embrassant les deux rives du Saint-Laurent depuis le Cap Saint-Ignace jusqu'à Montréal, mesurant près de deux cents lieues, aller et retour, et accompli sans relâche pendant deux mois et demi, par nos grandes chaleurs d'été, dans un pays encore sauvage, est plus éloquent que toutes les considérations possibles. Il prouve que Mgr de Laval ne reculait devant aucune fatigue, quand il s'agissait de faire son devoir et de porter

les consolations de son ministère à toutes les brebis de son troupeau.

Mais aussi de pareilles courses apostoliques, jointes à tant d'autres travaux, usèrent en peu d'années sa constitution. Il contracta des infirmités précoces et douloureuses qui l'obligèrent, en 1684, de passer en France pour offrir sa démission comme évêque de Québec.

On fit de grandes instances pour le faire revenir sur sa décision. Tout fut inutile. " Son humilité, dit la sœur Juchereau, lui persuadait qu'un autre en sa place ferait plus de bien que lui, quoiqu'il en fît véritablement beaucoup, parce qu'il ne cherchait que la gloire de Dieu et le salut de son troupeau."

Sa démission fut acceptée par le saint-siège, et il cessa définitivement d'être évêque de Québec le jour de la consécration de Mgr de Saint-Vallier, le 25 janvier 1688.

L'Eglise du Canada, telle qu'il la laissait à son successeur, était si renommée par les fruits de vertu dont elle était ornée, qu'on la citait à Paris et dans toute la France comme un modèle d'Eglise particulière. Mgr de Saint-Vallier, en la voyant pour la première fois, fut ravi du bel ordre, de la paix et de l'admirable discipline ecclésiastique qui y régnaient.

Après sa démission, le vénérable François de Laval continua de rester à Québec, vivant modestement et pauvrement dans son séminaire, comme le plus humble des séminaristes, édifiant tout le monde par sa sainteté et ses vertus, priant pour les fidèles confiés autrefois à sa sollicitude pastorale, aidant autant que possible son successeur dans la création de ses principales œuvres, comme l'Hôpital-Général et les missions du Mississipi, s'efforçant surtout de lui être utile en le remplaçant pour les fonctions épiscopales pendant ses absences prolongées.

Il eut le bonheur de célébrer à Québec, en 1697, les noces d'or de son sacerdoce ; et il allait bientôt célébrer celles de sa consécration épiscopale, lorsque la mort vint, au printemps de 1708, l'enlever à l'affection de son séminaire et de toute l'Eglise du Canada.

Il serait inexact de dire qu'elle vint surprendre le saint évêque. Toute sa vie n'avait été qu'une longue préparation à la mort. Il s'y préparait prochainement depuis longtemps, mais surtout depuis les deux grandes épreuves qui avaient assailli la fin de sa carrière, les incendies presque successifs de son séminaire en 1701 et 1705. A deux reprises, il avait vu disparaître et devenir la proie des flammes cette institution avec laquelle il s'était pour ainsi dire identifié. Ces épreuves n'avaient pas

abattu son courage ; mais elles avaient ébranlé de plus en plus sa constitution ; et depuis l'incendie de 1705, il penchait visiblement vers la tombe.

C'est le dimanche des Rameaux, 1708, qu'il sentit les premières atteintes de la maladie qui allait l'emporter. Malgré ses infirmités et les plaies considérables qu'il avait aux jambes, il voulut assister, suivant son habitude, à tous les offices de la cathédrale. Les églises du Canada n'étaient pas alors chauffées en hiver, comme aujourd'hui. Il prit du froid et éprouva aussitôt de violentes douleurs.

Dans la crainte, cependant, qu'on ne l'empêchât de continuer à assister aux offices de la semaine sainte et de satisfaire sa piété, il garda le silence sur la gravité de son mal.

Le vendredi saint, par un des plus grands froids de l'hiver, il contracta au talon une engelure, qui dégénéra en plaie mortelle. Il fut obligé de se mettre au lit, dont il ne devait plus se relever.

Cette plaie dont nous venons de parler augmenta de jour en jour et devint si douloureuse qu'on ne pouvait la panser, sans lui causer un frémissement universel. " Il se plaignait, dit le F. Houssart, d'une manière à tirer les larmes des yeux de ceux qui étaient présents."

Mais ces plaintes, tout en manifestant sa sensibilité et l'excès de ses souffrances, n'étaient que l'expression de la plus parfaite résignation à la

volonté de Dieu. Les mains jointes, les yeux élevés vers le ciel, il s'écriait : " O mon Dieu, que je souffre ! Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, ô Dieu de bonté, ô Dieu de miséricorde. Faites-moi miséricorde, ô mon Dieu. Votre sainte volonté soit faite ! "

" C'était là, dit le F. Houssart, la plainte ordinaire qu'il réitérait avec une dévotion merveilleuse. C'étaient plutôt des élans d'amour de Dieu et de conformité à sa sainte volonté, que de véritables plaintes. "

On aurait voulu recueillir de sa bouche, avant sa mort, quelques paroles de recommandations, qu'on aurait pu citer dans la suite comme le testament spirituel de ce bon père à ses enfants. Un prêtre du séminaire, le voyant près de sa fin, s'avisa de lui demander : " Nous quittez-vous sans nous rien dire ? " Et lui nommant plusieurs prélats qui avaient fait de touchantes exhortations à leurs enfants spirituels avant de mourir, il ajouta : " Pourquoi ne feriez-vous pas comme eux ? " Le prélat répondit : " Ils étaient des saints ; et je suis un pécheur. "

Si grande était son humilité, si intense le sentiment qu'il avait de sa misère, qu'il ne se jugeait pas digne de faire des recommandations, avant de mourir, au séminaire qu'il avait fondé ! Ce bon serviteur de Dieu, qui avait toujours eu en horreur, pendant la vie, la vanité et la mise en scène, vou-

lait en éviter jusqu'à l'apparence, à l'heure de la mort.

Il demanda et reçut les derniers sacrements avec pleine connaissance et une piété digne de toute sa vie. Après les prières des agonisants, il se fit réciter le chapelet de la sainte Famille. Il était juste que ce grand dévot de la sainte Famille, qui en avait si éloquemment prêché le culte, au Canada, par ses exemples et par ses paroles, en recueillît les fruits, à son heure dernière.

Comme on était rendu, dans l'oraison, à ces paroles : " Faites, Seigneur, que nous méritions d'être trouvés conformes à votre cœur, " il rendit doucement son âme à Dieu. C'était le 6 mai, à sept heures et demie du matin. Il était dans la quatre-vingt-sixième année de son âge.

La nouvelle de sa mort se répandit bientôt dans toute la ville ; et l'on vit accourir une foule innombrable auprès de sa dépouille mortelle. Tout le monde voulait contempler une dernière fois les traits de ce père bien-aimé. On l'entourait, en pleurant ; on s'empressait avec une sainte avidité de faire toucher à ses restes mortels des chapelets, des médailles ou autres objets de dévotion.

Le corps demeura exposé trois jours dans la cathédrale ; et la foule qui se pressait pour le voir était si considérable, qu'on entendait les enfants s'écrier : " Laissez-nous donc approcher ; laissez-nous voir le Saint, "

Toute la colonie pleura celui qui avait été si longtemps son premier pasteur. Chacun voulut se procurer de ses cheveux, quelques parcelles de ses habits, ou des linges trempés dans son sang, après qu'on eût fait l'autopsie de son corps. La population du pays était alors d'environ vingt mille âmes : plus de trois mille personnes demandèrent de ces pieuses reliques ; et, suivant les témoignages du temps, un grand nombre de faveurs miraculeuses furent obtenues par l'intercession de Mgr de Laval.

Ses funérailles furent magnifiques. Le corps, revêtu des habits pontificaux, fut porté solennellement en procession dans toutes les églises de la haute ville, que l'on avait tendues de noir et ornées de mausolées, sur lesquels on déposait le cercueil, en chantant des psaumes. Les Récollets, les Ursulines, les Jésuites et les religieuses de l'Hôtel-Dieu reçurent ainsi successivement cette visite, funèbre et consolante tout à la fois. Le concours du peuple fut considérable ; et tout le clergé des environs voulut assister aux obsèques de son plus grand bienfaiteur.

Nous nous rappelons tous la grande cérémonie du 23 mai 1878, la translation solennelle des restes mortels de Mgr de Laval, de la cathédrale où ils avaient été déposés autrefois, dans les caveaux de la chapelle de son séminaire. Nous avons tous encore présent à l'esprit le spectacle incomparable de ces secondes funérailles, plus solennelles encore sans

doute que les premières qui avaient eu lieu juste cent soixante-dix ans auparavant, mais absolument identiques dans tous les principaux détails.

Le délégué apostolique du saint-siège, Mgr Conroy, alors en mission au Canada, assistait à cette grandiose solennité ; et il n'hésitait pas à proclamer Mgr de Laval le " Père de notre Patrie."

" J'espère, écrivait un prélat français à l'un de ses amis du Canada, que ces démonstrations serviront puissamment à ce qui vous reste à faire pour obtenir la canonisation du plus noble des Montmorency. N'est-ce pas déjà tout miraculeux que ce qui s'est passé à Québec dans la translation de ses dépouilles ? Quel motif pour vos saintes âmes de les vénérer et d'invoquer le saint pontife qui les sanctifia pendant près d'un siècle d'une vie plus qu'humaine ! "

Nous venons de résumer aussi brièvement que possible la vie du vénérable François de Laval. Essayons maintenant d'esquisser son portrait en faisant connaître ses qualités naturelles et ses principales vertus.

Pour procéder avec plus d'ordre, examinons en lui l'homme, le chrétien, l'évêque.

Au physique, Mgr de Laval était d'une taille au-dessus de la moyenne, bien fait, sans aucun défaut de conformation. Sur la fin de sa vie, l'âge et les infirmités avaient voûté ses épaules, et la stature paraissait un peu abaissée.

D'une complexion délicate et d'une vie très austère, il n'eut jamais d'embonpoint.

Les traits de son visage, sans être beaux, étaient nobles et réguliers. Il avait le front élevé et bien dégagé, l'œil vif, le nez très prononcé, la bouche et les lèvres pleines de distinction. La vieillesse avait répandu sur ce visage un peu austère je ne sais quel air de bonhomie, qui rassurait d'avance ceux qui avaient à lui parler.

Tout dans sa personne et dans son extérieur était noble et reflétait la haute éducation qu'il avait reçue. On sentait, en l'approchant, qu'on avait affaire à quelque descendant de ces illustres familles de la France, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

“ Il n'y avait pas de prélat, dans l'Eglise, dit M. de la Colombière, qui sortît d'une maison plus tirée, plus élevée, plus glorieuse. . . Il était Montmorency. . . Le sang qui coulait dans ses veines venait de sources de noblesse si pures et si anciennes, que, excepté les maisons des princes et des souverains . . ., il n'y a point de maison au monde qui soit au-dessus de la sienne. ”

Chez ce noble rejeton du premier baron chrétien, rien de petit ni de mesquin, rien surtout d'affecté : l'affectation est le partage et la marque des parvenus. Mgr de Laval avait les belles et grandes manières, la politesse exquise et la noble simplicité du grand siècle de Louis XIV.

Lorsqu'il arriva à Québec pour la première fois, il gagna de suite le cœur et l'admiration de tout le monde : " Il paraissait, dit le P. Lalemant, comme un ange du paradis, et avec tant de majesté, que nos Canadiens ne pouvaient détacher leurs yeux de sa personne. "

Il fallait le voir, surtout, les jours de grandes fêtes, quand il officiait dans sa cathédrale, quand il donnait solennellement la bénédiction aux fidèles, ou encore quand il assistait aux séances du Conseil souverain. Quel noble maintien, quelle dignité, quelle autorité ! " Il veut, écrivait Marie de l'Incarnation, que tout se fasse avec la majesté convenable à l'Eglise, autant que le pays le peut permettre. "

Dans la vie privée, il ne perdait jamais cette distinction native ; et l'on ne pouvait taire son admiration, quand on mettait sa modestie, ses austérités effrayantes, son profond détachement, en présence des honneurs et des dignités qu'il aurait pu avoir en France. " Quand on songe, disait M. de Champigny, qui avait coutume de le

voir souvent, que cet homme, s'il fût resté dans le monde et à la Cour, aurait possédé par ses mérites et ses rares qualités les premières charges de l'Etat ! ”

Les facultés de son esprit étaient à la hauteur de sa naissance. Son intelligence était plus qu'ordinaire. Il l'a bien prouvé par les œuvres qu'il a accomplies : l'organisation d'un vaste diocèse dans des contrées encore sauvages, la création d'un séminaire, la participation qu'il a prise à l'établissement du Conseil souverain et à tout ce qui pouvait intéresser le bien de la colonie.

Son âme était ouverte à tout ce qui est beau et digne de l'admiration des hommes. Nos grands fleuves, nos lacs et nos montagnes, nos forêts immenses excitaient, on le sait, son enthousiasme ; et quand ses occupations pouvaient le lui permettre, il n'avait pas de plus grandes jouissances que d'aller se reposer au pied du cap Tourmente, au milieu de cette nature si riche et si attrayante de Saint-Joachim.

Il n'avait aucune prétention littéraire. Sa manière d'écrire appartient à la première moitié du dix-septième siècle, durant laquelle il avait reçu son éducation. Sa phrase est longue, pesante, souvent incorrecte, enchevêtrée de phrases incidentes : l'orthographe n'y est pas toujours rigoureusement observée. Mgr de Laval était trop loin de la France

pour se tenir au courant du mouvement et des progrès qui devaient faire de la langue française la plus belle langue du monde, la langue des Bossuet et des Fénelon.

Qu'on lise, cependant, les quelques mandements qu'il a laissés, par exemple celui de l'établissement du séminaire de Québec, le mandement contre le luxe, ou celui de la Sainte-Famille ; on y trouvera plusieurs des qualités d'un bon style, la sobriété, la simplicité, la clarté. Ces écrits révèlent l'homme qui sait ce qu'il veut dire, et arrive à son but sans détours inutiles, l'homme de jugement, l'homme pratique, qui ne dépasse jamais la mesure en quoi que ce soit. Les facultés intellectuelles de Mgr de Laval étaient parfaitement équilibrées.

Les défauts de son style apparaissent moins dans ses lettres, où il règne plus d'abandon, de mouvement et de vie.

Il y en a plusieurs qui sont vraiment remarquables : celles, par exemple, qu'il écrit au général de la Compagnie de Jésus, ou à son ami Boudon. Le cœur a-t-il jamais mieux parlé ? Quels élans de reconnaissance n'éprouve-t-il pas pour les Pères Jésuites, ces maîtres vénérés de sa jeunesse ! Il écrit un jour au général de la Compagnie de Jésus :

“ Dieu seul qui sonde les cœurs et les reins, et qui pénètre jusqu'au fond de mon âme, sait combien j'ai d'obligation à votre Compagnie, qui m'a

réchauffé dans son sein, lorsque j'étais enfant, qui m'a nourri de sa doctrine salutaire dans ma jeunesse, et qui depuis lors n'a cessé de m'encourager et de me diriger. . . . Je sens qu'il m'est impossible de rendre de dignes actions de grâces à des hommes qui m'ont appris à aimer Dieu et ont été mes guides dans la voie du salut et des vertus chrétiennes. . . .”

Les lettres de Mgr de Laval sont nourries de textes de la sainte Ecriture ; et le prélat savait aussi, au besoin, faire une citation de quelque auteur classique : ce qui prouve que la connaissance des auteurs sacrés et profanes lui était parfaitement familière.

Du reste, il possédait admirablement la langue latine. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ses décrets d'érection de paroisses, l'acte de l'établissement de son chapitre, ses rapports au souverain pontife, ses lettres au cardinal Spada. Dans toute sa correspondance avec le saint-siège, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de ses sentiments de respect et de dévouement, ou de la manière dont ils sont exprimés. Sa phrase latine est d'une pureté et d'une élégance vraiment remarquables.

La qualité maîtresse de son âme, c'était la force ; non pas cette force aveugle, voisine de l'opiniâtreté, qui ne procède que par entêtement et par caprice, mais cette force éclairée, sage et réfléchie, qui

suppose un esprit parfaitement sûr de ce qu'il faut faire, et ne recule devant aucun obstacle pour arriver à son but.

Ni le respect humain, ni la crainte des dangers, ni les menaces des puissants de la terre ne pouvaient l'empêcher de faire son devoir, quand il s'agissait de s'opposer à une injustice ou à quelque abus préjudiciable au salut des âmes. On le vit bien dans ses rapports avec quelques-uns des gouverneurs de ce pays.

C'était un homme de caractère ; et comme sa ligne de conduite ne lui était pas tracée par le caprice ou par les impressions du moment, mais par la réflexion, et surtout par le conseil des hommes sages et éminents dont il avait su s'entourer, il resta toujours fidèle à lui-même, et l'on put dire de lui en toute vérité : *Qualis ab incepto*.

Sa force s'alliait parfaitement avec la douceur et la bonté, qui, d'après Marie de l'Incarnation, étaient le fond de son caractère. Autant il était impitoyable pour les puissants qui abusaient de leur autorité, ou affichaient des prétentions auxquelles ils n'avaient pas droit, autant il était bon et plein de commisération pour les humbles, pour les pauvres, pour les petits. Les méchants seuls, les gouvernants, surtout, le craignaient, parce qu'il ne leur en passait pas.

Sa bonté éclate d'une manière étonnante dans l'affection qu'il témoignait aux pauvres sauvages, dans l'intérêt qu'il portait à la jeunesse canadienne, dans l'amitié fidèle qu'il garda toute sa vie pour les compagnons de son enfance et de sa jeunesse, surtout lorsqu'ils étaient injustement persécutés, comme il arriva pour son ami Boudon.

Pour ses prêtres, pour ses diocésains, en général, il était un père, un frère, un ami. Aussi était-il chéri de tout le monde. "Jamais évêque," dit Latour, n'a plus aimé son clergé, ni n'en a été plus tendrement aimé. C'était un véritable père."

M. Dudouyt meurt à Paris, pendant que Mgr de Laval s'y trouve lui-même. Le prélat apporte de France au Canada, avec une pieuse tendresse, le cœur de ce saint prêtre, afin de l'inhumer dans sa cathédrale, et de n'être pas séparé de celui qui a été son collaborateur assidu dans la fondation de l'Eglise de Québec.

Et le jeune M. Guyon, ce prêtre canadien, qui avait accompagné Mgr de Laval dans son dernier voyage à Paris, avec quelle affection paternelle le pieux prélat ne le prépara-t-il pas à la mort ! Dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet aux MM. du séminaire de Québec, il faut admirer la bonté du saint vieillard pour ses prêtres, non moins que sa résignation à la volonté de Dieu qui les lui enlève,

“ Comme je reconnais bien, dit-il, que l'attache que j'avais à M. Guyon était beaucoup appuyée sur l'humain, j'ai adoré en cela la bonté et la miséricorde de Notre-Seigneur, qui a voulu nous l'ôter. Priez et faites bien prier pour lui, et bénissons le Seigneur de nous avoir privés des grands secours que ce jeune prêtre s'était rendu capable de donner à l'Eglise du Canada, en toutes manières. *Dominus dedit, Dominus abstulit... ; sit nomen Domini benedictum.* ”

Il racontait ensuite dans quels sentiments de pénitence et de confiance en la sainte Vierge était mort ce jeune prêtre. Puis il ajoutait avec cet abandon qui lui était si naturel :

“ Nonobstant ce que je viens de vous dire, qui est d'édification et de consolation, il faut cependant que je vous avoue que j'avais été un peu mortifié de voir que ce bon jeune homme, par la facilité de son naturel affectueux, s'était laissé gagner à de certaines créatures, au commencement par motif de charité, et puis après par des attaches de nature, qui lui faisaient garder je ne sais combien de petites confidences, et l'engageaient à disposer à notre insu de beaucoup de choses : ce qui me faisait peine ; et quoique j'eusse tâché de le dépren dre de toutes ces attaches, je ne jugeais pas néanmoins devoir le pousser trop avant, de crainte de prendre des extrémités au lieu de remèdes . . .

J'en ai agi de cette manière à son égard, ayant assez de marques qu'il n'y avait point de mal, quoique j'eusse tout à craindre.

“ Le pauvre enfant ne fut pas plus tôt attaqué par la maladie, qu'il reconnut bien ses fautes, déplorant son amusement, inutilité et consommation de temps à tant de bagatelles, et me demanda bien pardon de n'avoir pas profité des bons avis que je lui avais donnés tant de fois sur cela, me priant de ne le point abandonner.

“ Vous voyez bien par tout ceci qu'il a besoin de prières, et d'être secouru ; car j'ai sujet d'appréhender qu'il n'ait eu du purgatoire à souffrir. C'est pourquoi il faut avoir grand soin de le soulager. ”

Cette citation nous montre au grand jour la bonté de cœur, la douceur et la longanimité de Mgr de Laval. Cette délicatesse de conduite et ces procédés tout de mansuétude à l'égard de ce jeune prêtre qui avait cédé un peu trop à la légèreté de son esprit, n'est-ce pas là cette charité douce et patiente — *charitas patiens est, benigna est* — dont parle l'Apôtre ? Le prélat n'ose pas éteindre la mèche qui fume encore ; il use de patience et de douceur ; il met tout entre les mains de Dieu, et Dieu lui accorde pour son jeune ami la grâce d'une mort édifiante.

C'est sur ce fonds de bonté, de bienveillance, de force et de dignité ; c'est sur cette nature si riche en dons de toutes sortes, que la grâce opéra son travail, faisant de Mgr de Laval le chrétien merveilleux que nous allons maintenant admirer.

“ Il y a, dit M. de la Colombière, certains prédestinés, dont Dieu veut se servir pour l'exécution de si grandes choses, et dont la vocation est accompagnée de grâces si spéciales et de dons si excellents, qu'il semble que le Ciel soit uniquement appliqué à les sanctifier, et qu'il prenne plaisir à s'épuiser en leur faveur... Tel a été Mgr de Montmorency-Laval, dont la vie a été un tissu d'actions si saintes et si héroïques, qu'en nous laissant embaumés de l'odeur de ses vertus, il nous a mis dans l'impuissance de faire connaître l'étendue de son mérite. ”

Essayons d'entrer, cependant, dans le détail des vertus chrétiennes que pratiqua ce grand serviteur de Dieu. On peut dire qu'il les possédait toutes à un degré peu ordinaire, à un degré héroïque. Voyons d'abord sa foi.

I

Comme le juste, Mgr de Laval vivait de la Foi. C'était l'air qu'il respirait, et il ne sortait pas de cet élément. Fils dévoué de l'Eglise, il s'était nourri de son enseignement dès sa plus tendre

enfance, sur les genoux de parents chrétiens, et auprès des directeurs du collège de La Flèche. Il l'aimait comme une mère ; il lui avait consacré sa vie ; et il était si bien disposé à mourir pour elle, qu'il accepta de grand cœur d'aller prêcher la foi catholique dans le Tonkin et la Cochinchine, lorsque la chose lui fut proposée ; puis, quand son zèle se trouva frustré de cette mission, de se rendre au vicariat apostolique de la Nouvelle-France.

Dans un siècle où les erreurs gallicanes et jansénistes firent tant de ravages, où l'on vit pâlir les plus grandes lumières de l'Eglise de France, il sut garder sa foi pure et intacte. Il se montra toujours " un dévoué partisan des doctrines et des prérogatives du siège apostolique. "

Nul ne fut jamais moins janséniste que ce pieux évêque, qui, accoutumé lui-même dès le bas âge à la communion fréquente, savait mieux que personne et enseignait aux autres que c'est là le plus sûr moyen de se sanctifier.

Les jansénistes avaient cherché à attirer cet homme pieux à leur parti. N'ayant pu réussir, ils le persécutèrent ; et il serait facile de découvrir la main de ces hérétiques au fond de la plupart des épreuves qu'eut à souffrir le saint prélat dans sa laborieuse carrière.

Nul ne fut plus romain que lui. Dès le commencement de son épiscopat, il établit ici la liturgie

romaine pure de tout alliage. Le bréviaire, le missel, le cérémonial, le rituel, tout était romain dans l'Eglise du Canada. La splendeur des offices de la cathédrale de Québec frappa d'étonnement Mgr de Saint-Vallier, la première fois qu'il en fut témoin.

Croit-on que si le premier évêque de Québec eût voulu montrer un attachement moins résolu au siège apostolique, et plus de penchant pour les prétentions de l'Eglise gallicane, faire des concessions à l'archevêque de Rouen, et laisser le Canada subir peu à peu la tutelle de quelque Eglise de France, plutôt que de travailler à le maintenir sous la dépendance immédiate du saint-siège, il n'aurait pas pu facilement éviter les luttes glorieuses, mais pénibles, qui honorèrent les débuts de son épiscopat ?

Il avait une grande aversion pour l'hérésie et tous ses adeptes : " Nous ne souffrons ici aucune secte hérétique, écrit-il au souverain pontife. C'est ce que le roi m'a accordé pieusement, sur la demande que je lui en ai faite, avant de quitter la France."

Quel n'était pas le respect de Mgr de Laval pour les saints canons de l'Eglise, pour ceux du concile de Trente, en particulier ? C'est sur ces décrets qu'il s'appuie pour l'établissement de son séminaire, pour toutes ses ordonnances et pour la conduite

de son Eglise, en général : il en fait la règle invariable de sa vie et de tous ses actes épiscopaux.

Mais il témoigne surtout de son respect et de sa soumission à l'Eglise, par l'observation la plus scrupuleuse de ses commandements.

“ Il faisait tout son possible, dit le F. Houssart, nonobstant son grand âge et ses infirmités continues, pour observer tous les jours d'abstinence et de jeûne, tant ceux qui sont commandés par la sainte Eglise, que ceux qui s'observent par dévotion dans le séminaire. Et si Sa Grandeur a quelquefois cédé en cela à l'ordre des médecins et aux prières de MM. les supérieurs du séminaire, qui jugeaient qu'Elle devait faire gras, c'était pour Elle une grande mortification, et ce n'était que par une extraordinaire charité pour son cher séminaire et pour tout le Canada, qu'Elle donnait quelque chose à la nature pour l'empêcher de mourir si tôt. . . . ”

Il avait pour le souverain pontife et pour les congrégations romaines le respect le plus profond. Incapable de se rendre lui-même à Rome, il veut être toujours représenté auprès du chef de l'Eglise, soit par quelque ami, comme Mgr Pallu, soit par quelque autre personnage distingué, comme le cardinal Spada. Il correspond avec le saint-siège avec une fidélité et une régularité qui nous étonnent, eu égard à la difficulté des communications, surtout à

cette époque ; et il se tient ainsi toujours en rapport avec la source du pouvoir ecclésiastique.

Il faut connaître dans quel état d'éloignement vis-à-vis du souverain pontife et d'abaissement aux pieds de Louis XIV se tenaient la plupart des évêques français, à l'époque de Mgr de Laval, il faut se rappeler qu'à cette époque l'Eglise de France fut à deux doigts du schisme, pour apprécier le ton respectueux, filial et plein d'abandon qui respire dans toute la correspondance de notre pontife avec la Cour de Rome. Envoyant un jour un de ses rapports à la Propagande :

“ Cet exposé, dit-il, mettra sous vos yeux les principaux actes de notre administration, afin que, si votre charité et votre zèle pour notre sainte Religion vous engagent à nous donner des avis, vous puissiez le faire en connaissance de cause et avec plus d'efficacité, et aussi pour que vous puissiez nous aider à procurer le salut des âmes qui nous sont confiées. ”

La moindre faveur spirituelle que lui fait le saint-père, l'envoi de quelques reliques, par exemple, remplit son cœur de joie, et il ne tarit pas dans l'effusion de sa reconnaissance. Mais surtout, il se déclare prêt à se conformer toujours et en toutes choses aux volontés du souverain pontife : “ Quelle que chose que m'ordonne de faire Votre Sainteté, écrit-il un jour, je suis prêt à lui obéir. ”

E
écri
déci
T
dog
les c
infin
Il
lumi
avec
N
naire
ses p
franç
sionn
delà
jusqu
apôtr
son c
Deux
de l'
fidèle
au m
chem
que t
sions
tion p
de sa

Et ailleurs : “ Voilà, dit-il, ce que j'ai cru devoir écrire à Votre Sainteté ; à Elle maintenant de décider suivant les lumières de sa sagesse.”

Toutes les vérités révélées de Dieu, tous les dogmes proposés à notre foi par la sainte Eglise, il les croyait du fond du cœur, à cause de l'autorité infinie de Dieu qui a parlé aux hommes.

Il était venu au Canada pour “ y répandre les lumières de l'Evangile. ” Il exerça son apostolat avec un zèle admirable.

Non seulement il fonda de ses deniers le séminaire de Québec et entretint pendant longtemps à ses propres frais la plupart des curés de la colonie française, non seulement il envoya partout des missionnaires depuis l'Acadie et le Labrador jusqu'au delà des grands lacs, et depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique ; mais il se fit lui-même apôtre, visitant en personne toutes les missions de son diocèse, depuis le Saguenay jusqu'au lac des Deux-Montagnes, afin d'annoncer partout les vérités de l'Evangile, et d'administrer les sacrements aux fidèles ; et cela, en n'importe quelle saison, même au milieu des hivers les plus rigoureux, par les chemins les plus dangereux et les plus pénibles, presque toujours au péril de sa vie, à cause des incursions des sauvages Iroquois, sans autre compensation pour tant de fatigues et de dangers que la joie de sauver des âmes et de procurer la gloire de

Dieu. Ne fallait-il pas une foi héroïque pour produire un pareil dévouement ?

Mais ce qu'il croyait et ce qu'il prêchait, il le pratiquait lui-même. Les vérités de la Religion avaient tellement pénétré son esprit et toute sa conduite, qu'il ne vivait et n'agissait que par elles.

Sa dévotion pour la sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph, et spécialement pour la sainte Vierge, était sans bornes. " En fait de dévotion à Marie, dit M. de la Colombière, c'était un Anselme, un Ildefonse. Jamais prélat n'eut plus de soin de faire honorer cette reine des anges dans son diocèse, et d'inspirer son amour à ses diocésains. "

Il avait choisi le jour de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge pour être consacré évêque ; et c'est aussi l'Immaculée Conception qu'il adopta comme titulaire de sa cathédrale. Dans son séminaire, la veille de cette fête a toujours été un jour de jeûne d'obligation.

Mgr de Laval avait aussi une grande dévotion pour les saints anges, pour l'eau bénite et pour le soulagement des âmes du purgatoire. Le F. Housart nous a fait entrer dans le secret de sa vie intime, et révélé la foi vive, ardente et pratique dont l'âme du saint prélat était remplie.

" C'était chose admirable, dit-il, de voir 1^o son assiduité à assister aux enterrements de toutes les personnes qui mouraient dans Québec, et son

exa
pou
leu
ver
l'im
sur
net
aus
les
tou
nir
tinu
pre
jour
nuit
char
lui
faire
"
le m
culie
avait
quan
peur
qu'o
l'égl
notre
à q
porte

exactitude à offrir le saint sacrifice de la messe pour le repos de leur âme, aussitôt qu'il avait appris leur trépas ; 2^o sa dévotion à recevoir et à conserver les rameaux bénits, à baiser son crucifix, l'image de la sainte Vierge, qu'il portait toujours sur lui et mettait la nuit sous son chevet, sa chaînette de l'esclavage, et son scapulaire qu'il portait aussi sur lui ; 3^o son respect et sa vénération pour les reliques des saints, le plaisir qu'il prenait à lire tous les jours dans la vie des saints, et à s'entretenir de leurs actions héroïques ; 4^o le saint et continuél usage qu'il faisait de l'eau bénite, en en prenant à tout bout de champ, dans le cours de la journée, et à toutes les fois qu'il se réveillait la nuit, venant très souvent de son jardin à sa chambre exprès pour en prendre, en portant sur lui dans un petit bénitier d'argent qu'il avait fait faire exprès, lorsqu'il allait à la campagne.

“ Sa Grandeur avait un si grand désir que tout le monde en prît, qu'Elle avait un soin tout particulier de voir Elle-même tous les jours s'il y en avait dans les bénitiers de l'église, d'y en mettre quand il y en manquait, et, pendant l'hiver, de peur que les bénitiers ne gèlassent trop fort, et qu'on n'en pût prendre en entrant et en sortant de l'église, Elle les apportait Elle-même auprès de notre poêle tous les soirs, et les reportait le matin à quatre heures, quand Elle allait ouvrir les portes.”

Admirable spectacle de foi, que celui de cet illustre descendant du premier baron chrétien, allant tous les matins, lui évêque, ouvrir les portes de l'église, prenant soin des bénitiers, les apportant la nuit dans sa maison pour que l'eau ne se congelât pas, pendant l'hiver, et les reportant pieusement à l'église le matin ! L'importance qu'il attachait aux moindres fonctions ecclésiastiques, aux ordres sacrés les plus inférieurs, à l'efficacité de l'eau bénite et des sacramentaux en général, fait voir l'esprit de foi dont Mgr de Laval était pénétré.

Dieu a récompensé la piété de son serviteur. Si aujourd'hui le peuple canadien a une si grande dévotion pour les objets bénits par l'Eglise, si l'on ne croit pas entrer convenablement dans la maison de Dieu sans prendre de l'eau bénite, s'il n'y a pas une maison où l'on ne trouve suspendu quelque rameau béni, si l'on rencontre partout une grande dévotion à la croix, aux images, au chapelet de la sainte Vierge, si le peuple canadien, en général, fait célébrer tant de messes pour les âmes du purgatoire, n'est-il pas facile de rattacher toutes ces saintes pratiques aux premiers enseignements chrétiens qui retentirent autrefois sur les bords de notre grand fleuve, mais surtout aux enseignements et aux exemples du pieux fondateur de l'Eglise du Canada ?

L'humilité chrétienne et l'esprit de pauvreté découlent naturellement de la foi. Quand on est bien pénétré de la grandeur des perfections de Dieu, on ne cherche pas à s'élever en soi-même ; on s'anéantit, au contraire, sous le poids de ses propres misères ; on ne se compare aux autres que pour voir dans le prochain les dons que Dieu y a déposés, et en soi-même un abîme d'imperfections. Pour se rendre moins indigne de s'approcher de Dieu, on cherche à se détacher des choses de la terre et à pratiquer l'esprit de pauvreté.

Or, qui fut plus humble que Mgr de Laval, plus détaché de toutes choses ? Tout le bien qu'il pouvait faire, il le rapportait à Dieu, se considérant comme un vil instrument de sa divine majesté. Ce sentiment profond de sa propre indignité respire dans toutes ses lettres.

C'est le même sentiment qui le portait à se défier de lui-même, à recourir aux lumières des autres, à leur soumettre ses écrits et tout ce qu'il faisait, avec la simplicité d'un enfant. " Réformez ce mémoire, écrivait-il un jour aux MM. du séminaire, pour en faire quelque chose de bon ; ou bien, jetez-le au feu, si vous ne le trouvez bon à rien."

" Jamais prélat, dit M. de la Colombière, ne fut plus ennemi de la grandeur et de l'élévation.... En méprisant la grandeur, il a triomphé de lui-même par une pauvreté digne des anachorètes des

premiers siècles, dont il a fidèlement observé les lois jusqu'à la fin de ses jours.

“ La grâce, ajoute-t-il, avait tellement pris dans le cœur du prélat la place des inclinations de la nature corrompue, qu'il semblait qu'il fût né avec une telle aversion pour les richesses, pour les plaisirs et pour les honneurs . . . Si vous avez remarqué quels étaient ses habits, ses meubles, quelle était sa table, vous n'ignorez pas qu'il fut ennemi du faste et de l'éclat. Pas un pauvre curé de France qui ne soit mieux nourri, mieux vêtu, mieux meublé que n'était l'évêque de Québec.

“ Bien loin d'avoir un équipage convenable à sa qualité et à sa dignité, il n'avait pas seulement un cheval à lui. Et lorsque, sur la fin de ses jours, son grand âge et ses infirmités ne lui permettaient pas de marcher, s'il voulait sortir, il lui fallait emprunter une voiture. Pourquoi cette épargne ? Pour avoir un magasin garni de hardes, de souliers, de couvertures, qu'il distribuait gratuitement avec une bonté et une prudence vraiment paternelles. C'est un commerce qu'il n'a jamais interrompu, pour lequel il ne s'est jamais fié qu'à lui-même, et dont il s'est mêlé jusqu'à la mort.”

“ C'est bien l'homme du monde le plus austère et le plus détaché des biens de la terre, écrit Marie de l'Incarnation. Il donne tout, et vit en pauvre ; et l'on peut dire avec vérité qu'il a l'esprit de pau-

vreté. Ce ne sera pas lui qui se fera des amis pour s'avancer et pour accroître son revenu ; il est mort à tout cela.... Il pratique cette pauvreté en sa maison, en son vivre, en ses meubles, en ses domestiques ; car il n'a qu'un jardinier, qu'il prête aux pauvres gens, quand ils en ont besoin, et un homme de chambre....”

II

L'espérance de Mgr de Laval n'était pas moins vive ni moins héroïque que sa foi. Bien qu'il s'estimât indigne des biens futurs, il avait pourtant une vive confiance de les obtenir par la miséricorde de Dieu et par les mérites de Jésus-Christ.

C'est la ferme espérance de ces biens éternels qui, dès les premières années de son enfance, le portait à mépriser les biens de la terre, puis à renoncer au brillant avenir qu'ouvrait devant lui la mort de ses deux frères aînés, et à céder à son frère cadet tous ses titres avec le patrimoine de sa famille.

Cet esprit de détachement alla toujours croissant en lui avec les années. Il se développa d'une manière merveilleuse à l'ermitage de Caen, où M. de Bernières lui apprit si bien à mépriser la terre pour le ciel. Devenu évêque, Mgr de Laval parvint à se dégoûter de toutes les choses terrestres, et à

placer au ciel tous ses désirs et toutes les aspirations de son cœur.

C'est l'espérance du ciel qui le soutenait au milieu de ses immenses travaux. Il se réjouissait même au sein des épreuves et des souffrances, en pensant à la récompense promise par Notre-Seigneur dans le saint évangile.

Sur la fin de sa vie, lorsque sa santé se fut gravement altérée, lorsque des douleurs aiguës lui arrachaient des soupirs et des gémissements, et que son corps, couvert d'infirmités, inclinait vers sa ruine, il n'oubliait pas que, si sa maison terrestre tombait en dissolution, il avait à espérer après sa mort une habitation magnifique et une demeure éternelle dans le ciel. Il faisait tous les jours sa préparation à la mort, humblement soumis à la volonté de la Providence, et ne perdant pas de vue ce redoutable passage que sa confiance en Dieu lui faisait envisager avec joie.

“ Je ne fais que relever d'une maladie que l'on croyait mortelle, écrivait-il un jour à M. Boudon, et elle a été précédée trois mois auparavant d'une autre qu'on ne croyait pas moins dangereuse : ce qui nous fait connaître que notre fin n'est pas éloignée. C'est en cet état qu'on reconnaît la vérité qu'il n'y a que Dieu seul, et que tout le reste n'est rien que pur néant. Souvenez-vous toujours de moi en sa sainte présence, et lui deman-

dez, et à sa sainte Mère, les grâces qui nous sont nécessaires pour nous disposer à bien mourir.”

Son espérance lui inspirait le plus parfait abandon à la sainte volonté de Dieu, au milieu de tous les événements de la vie, se reposant en la divine Providence comme un enfant dans les bras de sa mère. “ Il nous faut laisser conduire à la providence de Dieu,” écrivait-il à M. Tremblay. “ Dieu soit béni de tout ! ” disait-il à M. Boudon.

Et cet abandon, qu’il exprimait ainsi de bouche, il l’avait bien dans le cœur, celui qui, après s’être démis de l’administration de son diocèse, ayant demandé, comme une faveur, d’aller mourir dans sa chère Eglise de la Nouvelle-France, et éprouvé un refus, allait se prosterner devant le saint sacrement, et récitait un *Te Deum* pour remercier Dieu du grand sacrifice qu’il venait d’exiger de lui.

Il faut lire les lettres qu’il écrivit à cette occasion au séminaire de Québec pour se faire une idée de la grande vertu de Mgr de Laval et son admirable abandon à la volonté de Dieu :

“ Me voilà, dit-il, par une conduite spéciale de Dieu sur moi, disposé à demeurer, tant qu’il lui plaira, dans le lieu de mon exil, que je ne pensais pas, à mon départ du Canada, venir trouver en France. Tout ce qui vient de sa main, nous doit être aimable et adorable.”

Et ailleurs : “ Je n’eus pas plus tôt reçu ma sentence, que Notre-Seigneur me fit la grâce de me

donner les sentiments d'aller devant le très saint sacrement lui faire un sacrifice de tous mes désirs et de ce qui m'est le plus cher au monde.

“ Je commençai en faisant amende honorable à la justice de Dieu, qui me voulait faire la miséricorde de reconnaître que c'était par un juste châtiement de mes péchés et infidélités, que sa Providence me privait de la bénédiction de retourner dans un lieu où je l'avais tant offensé ; et je lui dis, ce me semble, de bon cœur, et en esprit d'humiliation, ce que le grand-prêtre Héli dit, lorsque Samuël lui déclara, de la part de Dieu, ce qui lui devait arriver : *Dominus est ; quod bonum est in oculis suis faciat* ¹ .

“ Mais comme la volonté de Notre-Seigneur ne rejette point un cœur contrit et humilié, il me fit connaître que c'était la plus grande grâce qu'il me pouvait faire que de me donner part aux états qu'il a voulu porter en sa vie et en sa mort pour notre amour ; en actions de grâce de laquelle je dis un *Te Deum* avec un cœur rempli de joie et de consolation au fond de l'âme ; car, pour la partie inférieure, elle est laissée dans l'amertume qu'elle doit porter.

“ C'est une blessure.... qui sera difficile à guérir, et qui apparemment durera jusqu'à la

1 — “ Il est le Maître ; qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.” (1 Rois, III, 18.)

mort, à moins qu'il ne plaise à la divine Providence, qui dispose des cœurs comme il lui plaît, apporter quelque changement à l'état des affaires. Ce sera quand il lui plaira, et comme il lui plaira, sans que les créatures puissent s'y opposer."

Certes, ce n'était pas une vertu ordinaire qui faisait parler ainsi Mgr de Laval. Un cœur moins accoutumé de longue main à l'humilité et à la résignation n'eût pas récité un *Te Deum* avec cette joie et cette consolation pour remercier Dieu d'une des plus grandes épreuves de sa vie.

D'un autre côté, on voit bien, par les déchirements que renferme cette lettre, que sa résignation n'était pas le fruit d'une indifférence naturelle, mais d'une vertu éprouvée.

C'est dans ces sentiments de résignation à la volonté de Dieu qu'il traversa toutes les épreuves de sa carrière épiscopale. Elles furent souvent bien pénibles, ces épreuves, et lui vinrent quelquefois de ceux qui avaient été ses meilleurs amis, comme dans le cas de M. de Mézy, ou de personnages pour lesquels il professait la plus grande vénération, comme dans le cas de Mgr de Saint-Vallier. Le bon Dieu agit de la sorte avec ses âmes d'élite, et Mgr de Laval avait été jugé digne de cette faveur de la divine Providence.

Il écrivait un jour à M. Boudon : " Priez Notre-Seigneur et sa sainte Mère, tous les saints anges et

saints patrons de cette Eglise, que nous puissions faire un bon usage des croix dont il plaît à Notre-Seigneur de faire une large part à notre pays et spécialement à toute l'Eglise. . . . Notre-Seigneur est aimable en tout ; et en prenant tout de sa divine main, nous jouirons toujours d'une paix que les hommes ne nous peuvent ôter. ”

L'espérance de Mgr de Laval et son grand abandon à la divine Providence ne venaient pas de l'inertie ou de l'insensibilité. C'était une espérance active, toujours appuyée sur les promesses de Dieu et sur les grâces accordées à la prière. “ Ce pays, disait-il un jour, en parlant du Canada, ne peut pas subsister sans un effet extraordinaire de la puissance divine, que l'on ne doit pas se promettre, bien que nous devions l'espérer de sa bonté. ”

Nul ne fut plus homme de prière que Mgr de Laval : nous le verrons tout à l'heure, à propos de sa piété et de son tendre amour pour Dieu. Nul ne comprit mieux que lui cette parole consolante des saintes Ecritures : *Gratiam et gloriam dabit Dominus* ¹. La gloire, comme fin de l'homme ; la grâce, comme moyen d'y arriver : Dieu accorde tout cela à la prière fervente.

1 — Ps. LXXXIII, 12.

L'
saint
et la
dans
Dieu
estim
créat
pour
nom,
infidè
“ F
Color
et les
floriss
où l'o
un pa
dans
par le
à ess
souffr
de so
maiso
et da
lique.
“ C
mes

III

L'amour de Dieu, ainsi que la piété, qui, d'après saint François de Sales, n'en est que la perfection et la flamme, étaient à un degré vraiment héroïque dans l'âme de Mgr de Laval. Ah ! comme il aimait Dieu tendrement, comme il le mettait dans son estime et dans son affection au-dessus de toutes les créatures, celui qui avait tout quitté pour le suivre, pour venir prêcher en Amérique la gloire de son nom, et faire connaître sa bonté à des peuples infidèles encore assis à l'ombre de la mort !

“ Pour obéir à la voix de Dieu, dit M. de la Colombière, il quitte un des climats les plus doux et les plus tempérés, le royaume du monde le plus florissant et le plus poli, où sa vertu est connue, et où l'on est disposé à la couronner, pour venir dans un pays des plus rudes et des plus incommodes, dans un pays dont les habitants ne sont connus que par leur barbarie, où il y a des travaux immenses à essuyer et des occasions sans nombre de souffrir . . . Il y vit dans une entière séparation de son illustre parenté, dans un parfait oubli de sa maison, qui est une des plus grandes du Royaume, et dans l'exercice du zèle et de la pauvreté apostolique.”

“ Celui qui m'aime, dit Notre-Seigneur, observe mes commandements.” Le pieux prélat ne se con-

tentait pas d'observer scrupuleusement la loi de Dieu, dans toutes ses parties, il pratiquait aussi, autant que la faiblesse humaine peut le permettre, les conseils évangéliques. Il s'était consacré à Dieu corps et âme, et lui avait donné toutes ses pensées, ses actions, ses travaux, toutes les affections de son cœur.

Il avait en horreur le péché, qu'il détestait comme l'ennemi de Dieu et le meurtrier de Jésus-Christ. Il s'efforçait d'éviter les plus petites fautes ; et, afin de se purifier de plus en plus de celles qu'il avait pu commettre, il se confessait tous les jours, avant la messe, de peur d'apporter quelque souillure au saint autel.

Sa piété était comme une flamme qui ne cherchait qu'à se répandre au dehors. Elle se manifestait surtout par la ferveur de ses prières et son assiduité à l'oraison.

Ceux qui vivaient avec lui ont témoigné avec quelle ardeur il priait et faisait ses oraisons jaculatoires, les yeux et les mains levés vers le ciel. Ils ont pu le voir, comme un ange, devant le saint sacrement, et surtout à l'autel, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice. Ils ont attesté qu'en le voyant ils ne pouvaient retenir leurs larmes, et qu'en l'entendant réciter ses prières, ils se sentaient eux-mêmes élevés vers Dieu et pénétrés de son amour.

“ Je n'ai garde d'entreprendre, dit le F. Hous-sart, de parler de la haute contemplation et de l'union continuelle que Monseigneur avait avec Dieu. Ce sont pour moi lettre close, et je dois me contenter d'admirer ces voies sublimes et élevées dans lesquelles Dieu l'a conduit.”

Voulons-nous avoir un exemple de la grande piété dont le cœur du prélat était embrasé, de son horreur du péché pour lui-même et pour les autres, du désir ardent qu'il avait de faire tout ce qui dépendait de lui pour le faire disparaître de la face de la terre ?

Un jour, — c'était peu de temps avant de mourir — étendu sur son lit de souffrances, il songe à ses enfants du séminaire. Comme autrefois la mère de saint Louis, qui ne redoutait rien tant pour son fils que de lui voir commettre un péché mortel, il ne craint qu'une chose pour cette institution, c'est de la voir dévier du sentier de la vertu.

Dieu lui inspire alors la généreuse résolution de s'offrir lui-même en sacrifice, pour porter la peine de tous les péchés du séminaire. Il conjure le Seigneur de l'exterminer, lui tout seul, et d'épargner toutes les autres personnes de cette sainte maison. Il le prie d'extirper entièrement le péché de cette institution, qu'il a fondée au prix de tant de sacrifices, et d'y maintenir jusqu'à la fin des siècles le très saint amour et le véritable culte de

Dieu, de la sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph, et des saints anges.

Sa prière fut exaucée, au point que le redoublement de ses souffrances, qui devinrent excessives à partir de ce jour jusqu'à sa mort.

“ Nous avons tout lieu de croire, dit le F. Housart, témoin du sacrifice, qu'il nous a acquis par ses souffrances des grâces particulières pour éviter le péché et pour pratiquer la vertu.”

Puis il ajoute : “ Quand il me revient en la mémoire l'accent et la ferveur avec lesquels Sa Grandeur prononçait ces paroles et beaucoup d'autres pleines de feu et d'amour, les yeux et les mains élevés vers le ciel, avec des sentiments extraordinaires d'humilité et de mépris de soi-même, et des retours d'une véritable confiance en Dieu, nonobstant, disait-Elle, sa très grande indignité, j'en ai le cœur si pénétré, que je ne puis retenir mes larmes. Je souhaitais pour lors que toutes les personnes du Canada eussent pu entendre, chacune, une seule de ses paroles, pour en être tout embrasées ; car ces paroles étaient capables de pénétrer, d'attendrir et d'enlever les cœurs même les plus endurcis.”

Nous avons un autre exemple de la charité dont le cœur du prélat était rempli, dans la patience héroïque avec laquelle il endura pendant plus de vingt ans les plus grandes souffrances, et dans sa parfaite résignation à la volonté de Dieu,

Un jour, pendant qu'on pansait une plaie de sa jambe, il souffrait des douleurs telles que tout son corps en frémissait. Le frère infirmier, touché de compassion, lui dit : " Eh bien, monseigneur, que voulez-vous que nous fassions ? Que mettrons-nous sur votre plaie ? " — Le Serviteur de Dieu, avec un accent tout empreint de l'amour divin, et les mains jointes, lui répondit : " Mon frère, je ne veux que Dieu ; faites tout ce qu'il vous plaira, et ce que vous jugerez bon. " — Paroles vraiment dignes de celui qui, durant toute sa vie, n'avait professé d'autre maxime que celle de son pieux ami Boudon : *Dieu seul !*

C'est par la prière, surtout, que Mgr de Laval exprimait le grand amour de Dieu dont son cœur était rempli. Elle était vraiment son pain quotidien.

A deux heures du matin, en hiver comme en été, il était debout. Il se hâtait de s'habiller, puis restait en prière jusqu'à quatre heures, profitant de ce temps où tous les fidèles de sa ville épiscopale étaient en repos, pour s'offrir, et les offrir avec lui, en holocauste au Seigneur. Il fit cela durant plus de quarante ans ; et ce n'est que dans les dernières années de sa vie qu'il consentit à se lever à trois heures.

A quatre heures, il se rendait à l'église, sa lanterne à la main, ouvrait les portes, et sonnait lui-même sa messe, qu'il disait à quatre heures et demie pour les pauvres journaliers.

Il ne manquait jamais de monter au saint autel, malgré les grandes souffrances que lui faisaient endurer les plaies et les ouvertures qu'il avait aux pieds et aux jambes.

Après sa messe, Mgr de Laval restait encore en prière, à la sacristie, jusqu'à sept heures, "n'ayant, dit le F. Houssart, d'autre feu pour se chauffer, durant les plus grands froids, que celui du réchaud dont il s'était servi pour dire la sainte messe."

Il donnait encore une grande partie de la journée à la prière ; mais, comme il dormait peu la nuit, il était obligé de réciter son bréviaire et son chapelet, et de faire ses lectures spirituelles, en marchant, afin de ne point s'assoupir. Il se promenait ainsi, en hiver, dans sa chambre, en été, dans les allées de son petit jardin, édifiant ceux qui avaient le bonheur de le voir, par la grande piété avec laquelle il remplissait ses devoirs envers Dieu.

Le soir, il était toujours le dernier à se coucher, au séminaire, comme il était le premier à se lever le matin. " Il ne se mettait jamais au lit, dit le F. Houssart, qu'il n'eût dit et ne se fût acquitté de tous ses offices, prières, lectures, chapelets, quelque tard qu'il fût, et quelque affaire qu'il eût eu à régler."

Voilà la part de sa journée que le premier évêque de Québec donnait exclusivement à Dieu ; voilà de quel amour divin son cœur était embrasé.

Sa charité pour le prochain n'était pas moins admirable ; ou plutôt, elle n'était que la conséquence toute naturelle de l'autre.

IV

“ On ne peut aimer Dieu sans aimer le prochain,” dit l'apôtre saint Jean.

Mgr de Laval avait une charité sans bornes pour les malades et pour les infirmes. A Québec, comme il avait fait à Caen, il les visitait, les consolait, leur rendait les services les plus répugnants à la nature.

“ A peine est-il arrivé de France pour la première fois, dit M. de la Colombière, qu'il vole au secours des pauvres de l'hôpital. Leur ressemblance avec le Fils de Dieu, dont ils sont les plus vives images, est pour lui un aimant auquel il ne peut résister. Nulle prière, nulle considération ne peut l'empêcher de se loger au bout de leur salle, d'aider tous les jours à faire leurs lits et à leur rendre tous les services les plus abjects.”

Son dévouement héroïque était une prédication à laquelle il était difficile de résister. Un jour, à l'Hôtel-Dieu de Québec, trente malades hérétiques qui y avaient été reçus furent tellement touchés de la charité du Serviteur de Dieu, qu'ils abjurèrent leurs erreurs, et entrèrent dans le sein de l'Eglise.

“ On l’a vu, dit encore M. de la Colombière, dans un vaisseau, où il se comportait en François-Xavier, où, en traitant les matelots et les passagers, il les nettoyait de leurs vermines et respirait le mauvais air et l’infection qu’ils exhalaient ; on l’a vu se défaire en leur faveur de tous ses rafraîchissements, et leur donner jusqu’à son lit, ses draps, ses couvertures. Pour leur administrer les sacrements, il ne craignait pas d’exposer sa vie et celle des personnes qui lui étaient les plus chères.”

Et cependant, en reconnaissance de tant de dévouement, il n’éprouva souvent que des duretés. “ On l’a vu, dans ce même vaisseau, ajoute M. de la Colombière, traité avec autant d’indignité et de mépris que le dernier des matelots.”

Il avait une charité admirable pour ceux qui le persécutaient. Le gouverneur du Canada, M. de Mézy, lui devait sa position ; et cependant, par une conduite inexplicable, il se mit à contrecarrer son bienfaiteur et son ami, dans les actes les plus légitimes de son administration épiscopale. Il alla même jusqu’à l’insulter publiquement et de la manière la plus outrageante. Aux injures du gouverneur, Mgr de Laval n’opposa que le silence et la résignation. A l’exemple de saint François-Xavier vis-à-vis du gouverneur de Malaca, il se contenta de prier beaucoup et de faire prier pour M. de Mézy. Il disait même la messe tous les jours pour

lui.
ren
d’e
mer
S
nell
l’In
C’e
rité
pou
pire
peu
Il
de J
sour
rien
“
et to
avait
man
la va
“
épisc
par s
ment
Il
pour
vêter

lui. Le gouverneur étant tombé gravement malade rentra en lui-même, fit venir Mgr de Laval, le pria d'entendre sa confession et se réconcilia sincèrement avec lui.

Sa tendresse pour les pauvres était toute paternelle. " C'est un homme saint, écrivait Marie de l'Incarnation, le père des pauvres et du public. C'est un autre Thomas de Villeneuve pour la charité et pour l'humilité, car il se donnerait lui-même pour cela. Il ne réserve pour sa nécessité que le pire.... Il donne tout et vit en pauvre ; et l'on peut dire avec vérité qu'il a l'esprit de pauvreté. "

Il voyait dans les pauvres les membres souffrants de Jésus-Christ, et leur consacrait toutes les ressources de sa mense épiscopale, dont il ne gardait rien pour lui.

" Nonobstant les dettes, les pertes, les incendies, et toutes les grandes disettes du séminaire, où il avait la meilleure part, dit le F. Houssart, il ne manquait pas de donner aux pauvres, tous les ans, la valeur de quinze cents et deux mille livres. "

" Pendant les trois premières années de son épiscopat, dit M. de la Colombière, il distribua par ses mains ou par les mains d'autrui, secrètement, dix mille écus à ses ouailles. "

Il menait la vie la plus frugale, afin d'économiser pour les pauvres, et surtout de leur procurer des vêtements.

“ Un jour, au plus fort de l'hiver, il trouve dans les rues de Québec, dit M. de la Colombière, un petit garçon ayant les pieds nus et le reste du corps fort mal habillé. Touché de cet objet, que sa foi lui représente comme le très saint enfant Jésus, il amène cet enfant dans sa chambre, il lui lave les pieds et les baise avec tendresse. Puis il les chausse de son mieux, l'habille des pieds jusqu'à la tête, fait un paquet de ses haillons, et le congédie après l'avoir comblé de mille caresses.”

Dans une autre occasion, le séminaire, qui venait de passer au feu pour la seconde fois, avait besoin de cent écus pour achever quelques travaux indispensables. Le saint évêque, qui lui avait déjà donné tous ses biens, ne voulut pas frustrer les pauvres des aumônes qu'il avait coutume de leur distribuer. Dans la crainte que le séminaire ne lui demandât ces cent écus, il envoya secrètement le F. Houssart acheter cent peaux de chevreuil, et il en fit la distribution à ses pauvres avec une joie indescriptible, profitant de l'occasion pour faire pénétrer dans leurs cœurs des semences fécondes de vertus.

“ Il ne se contentait pas, en effet, dit le F. Houssart, de soulager les pauvres dans leurs besoins corporels, il voulait que ses aumônes remédiassent aux besoins de leurs âmes, et leur fussent une aide pour servir Dieu et éviter le péché.”

Vers la fin de sa vie, il se plaignait amèrement de n'avoir plus rien pour assister les malheureux. " Il m'est impossible, disait-il, de vivre plus longtemps, si je ne puis soulager les membres de Jésus-Christ."

Et de fait, il mourut six mois après, la vie lui étant devenue intolérable, parce qu'il voyait la misère d'autrui, sans pouvoir y remédier. Il avait tout donné ; et l'on ne trouva chez lui, après sa mort, absolument rien dont on pût disposer en faveur des pauvres.

Dans ses visites épiscopales, chaque village était témoin de sa charité. Il entrait dans les huttes sales et infectes des sauvages, les visitait l'une après l'autre, consolant les malades, distribuant des aumônes, et parlant à tous avec la tendresse d'un père. Sa bonté touchait même les Iroquois infidèles, dont plusieurs devenaient doux comme des agneaux.

Il poussa un jour la charité jusqu'à prendre chez lui et garder dans sa maison un pauvre petit sauvage qui fréquentait la classe de sixième chez les RR. PP. Jésuites. Il le combla de marques de tendresse ; et, laissant de côté tout ce que pouvaient avoir de répugnant les mœurs de ce sauvage, pour ne voir en lui que l'image de Jésus-Christ, il lui donna tous les soins de la plus douce hospitalité.

Il aimait ses prêtres avec tendresse, les regardant comme les coopérateurs de son zèle ; et il n'avait pas de plus grande jouissance, dit Latour, que lorsqu'il les voyait arriver chez lui avec les insignes de leur apostolat : une vieille soutane déchirée, un chapeau tout usé, de gros souliers chargés de boue. Il reconnaissait alors en eux ses enfants de prédilection, et de véritables apôtres.

“ La joie éclatait sur son visage, lorsque ses curés venaient loger chez lui, avec la confiance d'un enfant qui entre dans la maison paternelle. Il voyait ces hommes que le climat et le travail avaient exténués, et qui portaient sur leur visage le témoignage écrit de leur zèle. Il courait à eux, il les embrassait et les comblait de caresses, entraînait dans le plus menu détail de leurs peines, et s'épuisait pour les soulager dans leurs besoins.”

Il avait un don merveilleux pour encourager ou consoler ses prêtres.

Le P. Ménard, le saint apôtre des Hurons et des Outaouais, était venu à Québec se reposer un peu de ses fatigues, et s'en retournait dans ses missions, le cœur triste, pressentant, pour ainsi dire, le sort qui l'attendait.

Tout à coup, il rencontre sur le fleuve, non loin de Montréal, son évêque, en visite pastorale. Il se hâte de lui communiquer ses peines, sa tristesse et

ses hésitations : “ Monseigneur, lui dit-il, dois-je continuer mon voyage ? — Mon Père, lui répond doucement l’évêque, toute raison humaine semble vous retenir ici ; mais Dieu, plus fort que tout, vous veut en ces quartiers-là.”

Cette parole quasi prophétique est comme un éclair qui dissipe les incertitudes du P. Ménard ; elle est un baume qui guérit tous ses chagrins. Il part, le cœur débordant de joie, et vole où le devoir l’appelle.

“ Oh ! que j’ai béni Dieu depuis cette entrevue, s’écrie ce bon missionnaire, et que ces paroles, sorties de la bouche d’un si saint prélat, me sont doucement revenues dans l’esprit : *Dieu me veut en ces quartiers-là !* Que j’ai souvent repassé ces paroles par mon esprit, parmi le bruit de nos torrents, et dans la solitude de nos grandes forêts ! ”

Le P. Gravier vient à Québec en 1697. Il a le bonheur de voir Mgr de Laval, d’assister au cinquantième anniversaire de son sacerdoce, et d’entendre sa voix. Les paroles du saint vieillard réconfortent son cœur, et il repart pour ses missions illinoises avec une nouvelle énergie.

Il y avait dans les avis du prélat à ses missionnaires une onction vraiment admirable, qui ne pouvait venir que du Ciel. “ Il avait puisé dans le cœur de Jésus-Christ, dit M. de la Colombière,

les flammes dont le sien était embrasé ; ” et il communiquait à tous le feu de la charité et du zèle.

* * *

Les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité, brillaient au front de Mgr de Laval d'un radieux éclat. Elles projetaient une vive lumière sur les vertus cardinales qu'il pratiquait, ces vertus qui règlent et ordonnent la conduite de l'homme, et gouvernent tous les actes de sa vie.

“ *Dicite justo quoniam benè.* Dites au juste : BIEN.” Ce message que Dieu envoya autrefois au juste par le prophète Isaïe s'appliquait naturellement à Mgr de Laval. Tout en lui était si bien ordonné, chaque faculté était si bien à sa place et maîtresse d'elle-même, la prudence, la justice, la force et la mortification réglaient si parfaitement toute sa conduite, qu'en le voyant on ne pouvait s'empêcher de dire : Quel homme juste, quel homme de bien !

I

La prudence chrétienne lui fit toujours choisir les moyens les plus sûrs de servir Dieu, de sauver son âme et de procurer le salut du prochain. Dès sa jeunesse, on le vit, sous l'inspiration de l'Esprit saint, renoncer généreusement à tous les avantages

humains que lui offraient sa haute naissance et son patrimoine, pour entrer dans l'état ecclésiastique, afin de s'y livrer exclusivement à la seule affaire vraiment importante.

Plus tard, il embrasse le sacerdoce, non pas pour y vivre à son aise, mais pour s'y dévouer à tous les sacrifices.

Devenu prêtre, il donne des preuves de sa grande prudence, en rétablissant l'ordre, la régularité et l'esprit de ferveur dans une maison religieuse de la ville de Caen. On conçoit dès lors une si haute idée de sa sagesse, qu'il est jugé digne, malgré son jeune âge, d'être nommé vicaire apostolique de la Nouvelle-France.

C'est surtout dans cette mission difficile qu'il donne la mesure de sa rare prudence, en marchant avec calme et sang-froid au milieu de toutes les difficultés, ne reculant devant aucun obstacle, et sachant toujours proportionner les moyens au but qu'il veut atteindre.

Tous recourent à lui pour recevoir ses conseils. Mais lui, de son côté, se défiant de ses propres lumières, ne manque jamais de recourir aux conseils des autres, de consulter ses grands vicaires, son chapitre, et même ses curés, qu'il traite avec une bonté toute paternelle, afin de procurer ainsi, avec douceur et avec force, le bon gouvernement de son diocèse. "Le prélat écrivait un jour M.

de Maizerets, ne faisait rien de considérable que de concert avec nous tous."

Bien plus, dans les affaires ordinaires de la vie, il ne dédaigne pas de prendre l'avis même de ses inférieurs.

"Nonobstant ma grossièreté, mon ignorance et toutes mes mauvaises qualités, écrit le F. Housart, il me consultait, demandait mes avis, me priait, quoique je ne fusse que son valet, me déférait et familiarisait avec moi. C'est ce qui faisait l'étonnement des personnes qui ont connu le grand mérite, les grandes lumières et la profondeur des connaissances qu'avait Sa Grandeur. C'est aussi ce que je ne puis expliquer. Et quand même je le pourrais, j'y aurais bien de la peine; car, quand je pense seulement à ces manières si tendres, si charitables, si humbles et si déférentes de Sa Grandeur à mon égard, j'en ai le cœur si attendri, que je m'en expliquerais mieux par mes larmes que par mes paroles."

Après cela, on comprend facilement l'estime et la vénération dont il était entouré. Personne ne fut jamais mieux obéi que lui. Tous les membres de son clergé, fortifiés par la sagesse de sa direction, étaient, pour ainsi dire, sous sa main, formant à Québec une communauté dont il était l'âme, et au sein de laquelle il résidait lui-même en personne, pour observer le premier les règlements qu'il avait faits

dérable que

es de la vie,
même de ses

gnorance et

e F. Hous-

s, me priait,

e déférait et

ait l'étonne-

rand mérite,

des connais-

si ce que je

le pourrais,

nd je pense

charitables,

deur à mon

m'en expli-

es paroles."

t l'estime et

sonne ne fut

membres de

sa direction,

, formant à

l'âme, et au

n personne,

qu'il avait

" Quoique par ses lumières supérieures, dit Latour, par son expérience, ses travaux, ses vertus, sa naissance, sa dignité, il fût un oracle dont tout le clergé respectait les vues, jamais personne ne s'est plus défié de lui-même, ni n'a demandé avec plus d'humilité, ni suivi avec plus de docilité les avis de ses inférieurs et de ses disciples. . . . C'était moins un supérieur qu'un confrère qui cherchait le bien avec eux, et ne le cherchait que dans la vue du bien même.

" Aussi, jamais prélat ne fut ni mieux obéi, ni mieux secondé que M. de Laval, parce que, bien loin d'avoir cette jalousie de métier qui veut tout faire, qui craint le mérite, qui ne goûte que le despotisme, jamais prélat ne témoigna à ses inférieurs plus d'estime et plus de confiance, ne chercha plus à faire valoir leur zèle et leurs talents, n'eut moins d'envie de commander, et ne commanda moins en effet."

Il était un véritable oracle par sa prudence, jointe à la plus aimable simplicité. " Nous l'avons vu, dit Charlevoix, dans ses dernières années, conservant encore cette simplicité évangélique, qui rendait si respectables les premier successeurs des apôtres."

II

La justice chrétienne, il la pratiqua parfaitement, en remplissant à un degré héroïque ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers le prochain.

Il rapportait toujours fidèlement à Dieu l'exercice de toutes les facultés de son âme et de son corps, se tenant toujours en sa présence, malgré les grandes occupations de son ministère, faisant de longues prières, rendant à Dieu ce qui lui appartient, ne vivant que pour lui et pour sa gloire, et lui offrant habituellement sa propre vie en sacrifice.

Lui-même, personnellement, il se regarda toujours comme un misérable pécheur, et se traita comme tel par les plus rudes austérités de la pénitence.

Jamais homme ne fut plus juste que lui envers le prochain. Nous voyons, dans quelques-unes de ses lettres, qu'il recommande avec soin au séminaire de ne pas trop s'engager dans les dettes et d'acquitter celles que l'on a déjà contractées. Il recommande aussi de payer les siennes. Il veut que les messes de fondation sur les seigneuries de sa famille ou sur ses abbayes soient fidèlement acquittées.

Il a soin de ses prêtres, comme un père a soin de ses enfants, prenant garde qu'ils ne compromet-

tent inutilement leur santé, s'efforçant, soit au moyen de la dîme, soit par les gratifications royales, soit même par ses propres ressources personnelles, de leur procurer une honnête subsistance, établissant aussi dans ce but son séminaire, afin qu'ils y trouvent toujours un refuge assuré en maladie et sur leurs vieux jours.

Puis, quand son successeur, pour répondre aux nouvelles exigences des temps, croit devoir entreprendre de réformer le système de cures unies au séminaire, ce n'est pas tant de la destruction de son œuvre qu'il s'afflige, que de voir les prêtres privés désormais de leur refuge naturel, sans ressources certaines, ruinant et perdant leur santé, sans avoir rien d'assuré pour leur vieillesse.

Son esprit de justice répugnait à tout ce qui sentait l'arbitraire et l'oppression. On le vit plusieurs fois, au Conseil souverain, soutenir noblement la cause des fonctionnaires publics, lorsqu'il les voyait injustement traités par le gouverneur. Ce fut toujours sa disposition de prendre la part du faible contre l'oppression des puissants.

Jamais pasteur ne fut plus fidèle que lui à remplir les devoirs de sa charge, entreprenant les voyages les plus difficiles pour prêcher l'évangile aux sauvages, leur administrer les sacrements et leur prodiguer tous les soins d'un véritable père. A l'exemple de l'apôtre saint Paul, il se regardait comme " le débiteur de tous. "

III

Quant à la vertu de force, il la posséda, certes, à un degré héroïque, celui qui, dès le bas âge, réussit à se vaincre soi-même, et fit à Dieu le sacrifice de son corps et de son âme par le renoncement chrétien.

Au Canada, il exerça les fonctions de sa charge épiscopale avec un courage indomptable, soutenant vigoureusement l'autorité du saint-siège contre les prétentions de l'archevêque de Rouen, travaillant avec un dévouement infatigable à la conversion des sauvages, s'exposant aux fatigues de voyages incessants à travers les neiges et par des chemins presque impraticables, luttant avec une énergie invincible contre la traite de l'eau-de-vie, s'opposant comme un mur d'airain au mauvais vouloir des autorités civiles, et, quand les moyens de douceur et de tolérance étaient épuisés, recourant aux foudres de l'Eglise pour faire respecter les droits de la conscience.

S'agissait-il d'une entreprise utile à la gloire de Dieu, il la poursuivait avec une fermeté indomptable, et rien ne l'arrêtait, ni les considérations de l'amitié, ni les menaces de ses ennemis, ni même aucun péril de mort.

Le caractère de Mgr de Laval, c'était l'énergie de la volonté ; et son esprit, celui d'Elie et de Jean-

Baptiste. " Il fallait ici, dit Marie de l'Incarnation, un homme de cette force."

" Notre prélat, ajoute-t-elle, est très zélé et inflexible : zélé pour faire observer tout ce qu'il croit devoir augmenter la gloire de Dieu ; et inflexible pour ne point céder en ce qui y est contraire. Je n'ai point encore vu de personnes tenir si ferme que lui en ces deux points."

Il ne reculait, en effet, devant aucune considération, quand il croyait voir la volonté de Dieu dans l'exercice de son ministère. D'un esprit hardi et décidé, quand, après avoir pris les moyens de prudence chrétienne, il était persuadé que Dieu lui demandait telle ou telle mesure, il portait à l'accomplissement de son devoir la vaillance et l'intrépidité que ceux de sa race avaient si souvent portées sur les champs de batailles pour la défense de la Religion et de la Patrie.

Il semble qu'il avait toujours présentes à l'esprit ces paroles de son ancien maître, M. de Bernières : " Il vaut mieux n'être pas évêque, que d'être un évêque humain ; " c'est-à-dire, que de forfaire à son devoir par respect humain ou par complaisance humaine.

IV

Il nous reste à considérer en Mgr de Lavaur l'homme de pénitence et de mortification. C'est par la pénitence la plus austère qu'il travailla toute

sa vie à dominer les mauvais penchants de la nature, et parvint à acquérir cette parfaite possession de lui-même qu'on admirait dans toute sa conduite.

Il pouvait bien dire avec l'apôtre saint Paul : " Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude ; " car il portait presque habituellement le cilice, malgré sa complexion délicate et sensible, et en dépit des souffrances et des infirmités dont il était accablé.

Le F. Houssart, qui nous apprend ce fait, ne le constate lui-même, pour ainsi dire, qu'à la dérobée, car le Serviteur de Dieu prenait tous les moyens possibles de cacher ses mortifications.

" Il cherchait tous les jours, dit-il, les moyens qu'il pouvait s'imaginer pour se procurer des douleurs et des souffrances ; comme, par exemple, de porter le cilice, et de le quitter tous les soirs en cachette, de peur que je ne le visse en pansant le cautère qu'il avait au bras. Sur ses dernières années, qu'il ne pouvait agir, il le portait jour et nuit, et avait grand soin que je ne le visse pas en pansant son cautère. Quand il était déchiré, il le raccommodait lui-même, et avait toujours pour cela du fil et des aiguilles ; et quand il s'y engendrait de la vermine, il le lavait lui-même dans de l'eau chaude, et tout cela en cachette."

Malgré le soin qu'il prenait de cacher ses mortifications, il communiqua le feu sacré de la pénit-

tence à tout son clergé. Nous voyons, par une lettre de M. Tremblay aux MM. du séminaire, que ce digne prêtre envoyait au Canada, en 1694, deux douzaines de *disciplines*. Il envoyait en même temps un ouvrage du général des Jésuites sur le *Probabilisme*, et plusieurs livres contre le *Jansénisme*, qu'il appelait une *pernicieuse doctrine*.

Voilà quel était déjà, à cette époque, le clergé du Canada, un clergé instruit, éclairé, au courant des études théologiques, éloigné des doctrines jansénistes, mais surtout un clergé formé à l'image de son pieux fondateur, et aimant sincèrement la pénitence.

Mgr de Laval vivait de la manière la plus austère. Il couchait habituellement sur la dure ; et s'il s'apercevait que, par pitié pour ses infirmités, on avait mis une paille sous son matelas, il attendait que son domestique fût parti, ôtait lui-même le matelas, et couchait sur la paille. Le matin, il remettait son lit comme il était, sans qu'il y parût rien.

Du reste, c'est lui-même qui tous les jours faisait son lit, balayait sa chambre, desservait sa table, lavait ses petits ustensiles. Il vivait comme le plus humble des séminaristes.

Ses repas étaient tout ce qu'il peut y avoir de plus simple et de plus frugal : un potage, qu'il s'efforçait de rendre le moins bon possible, en y

versant beaucoup d'eau chaude ; un peu de viande, qu'il voulait aussi gâtée que possible, sous prétexte qu'elle était plus tendre pour ses dents, et une croûte de pain, au contraire, la plus dure qu'il pût trouver ; jamais de dessert.

“ Pour son boire ordinaire, dit le F. Houssart, ce n'était que de l'eau chaude un peu teinte de vin ; et chacun sait que Sa Grandeur ne prenait jamais ni liqueur, ni vin exquis, ni aucune mixtion de sucrerie, de quelle que sorte qu'elle puisse être composée, soit pour boire, soit pour manger, excepté que, sur ses dernières années, je gagnai de lui faire prendre tous les soirs, après son bouillon qui était tout son souper, gros comme le pouce de biscuit, dans un peu de vin, pour l'aider à dormir.

“ Je puis dire sans exagération que toute sa vie n'était qu'un jeûne continuel, car il ne déjeûnait point, et ne prenait tous les soirs que la valeur d'une légère collation.”

Cette vie étonnante de mortification nous rappelle les austérités des plus grands saints de l'Eglise. Ajoutons à cela les souffrances continues que lui faisaient endurer les plaies de ses jambes. Il acceptait ces douleurs avec une grande résignation, comme venant de la main de Dieu ; il les aimait pour l'amour de Notre-Seigneur ; il aimait les plaies dont il était affligé, et qui lui causaient des douleurs très aiguës. En signe de cet

viande, prétexte et une qu'il pût amour, il baisait ses bandages avec une dévotion toute particulière, à chaque fois qu'il les ôtait, ou les mettait, comme un précieux instrument qui servait à le faire souffrir.

C'est avec le même esprit de mortification qu'il supportait toutes les contrariétés de la vie, et les inconvénients de chaque jour, lesquels, souvent, font souffrir les natures vives et sensibles encore plus que les maladies elles-mêmes. Rien de plus admirable que sa patience vis-à-vis de ses serviteurs.

“ Ce n'a pas été une petite peine à Sa Grandeur, dit avec beaucoup d'humilité le F. Houssart, de se servir de moi si longtemps qu'Elle l'a fait, à cause de mes indocilités, des attachements à ma propre volonté, et des raisonnements contradictoires que je lui faisais, quand Elle exigeait quelque chose de moi qui ne me plaisait pas. Toute autre patience que la sienne se serait lassée, et m'aurait chassé cent fois d'auprès de sa personne”

Que dirons-nous de sa grande pauvreté, fruit de son esprit de mortification ? Nous en avons déjà parlé à propos de son humilité.

“ Il employait tout en aumônes et en œuvres pieuses, dit le F. Houssart ; et quand il avait besoin de quelque chose, comme habits, linge, etc., il le demandait au séminaire, comme le moindre de ses ecclésiastiques.

“ Il était fort pauvre dans ses habits ; et j'avais peine à l'empêcher de s'en servir, quoiqu'ils fussent fort vieux, sales et rapiécés. Pendant vingt ans, il n'a eu que deux soutanes d'hiver qu'il a laissées en mourant, l'une encore très bonne, l'autre toute rase et rapiécée. En un mot, il n'y avait personne au séminaire plus pauvre en habits. . . . ”

Voilà l'homme de pénitence et de mortification que la divine Providence avait placé à la tête de l'Eglise du Canada.

M. de Bernières lui avait dit un jour : “ Ce serait un grand malheur qu'un évêché empêchât d'être parfait chrétien.” Nous venons de voir à quel degré héroïque le pieux prélat pratiqua toutes les vertus chrétiennes ; et nous avons pu admirer en Mgr de Laval le *parfait chrétien*, tel que le voulait M. de Bernières.

* * *

Si maintenant nous essayons de dire ce que fut Mgr de Laval comme évêque, il n'y a qu'un mot qui nous semble propre à exprimer son mérite : il fut un véritable apôtre. Et c'est aussi le nom glorieux que n'hésite pas à lui donner M. de la Colombière :

“ En vérité, dit-il, c'est ici un apôtre. Jamais il n'y eut de désirs plus pressants de la gloire de Dieu et du salut des âmes ; jamais on ne sentit

plus vivement cette sainte envie de convertir les pécheurs, de sanctifier les justes, de faire cesser les désordres, de faire régner les vertus."

M. de la Colombière va plus loin. Il compare les travaux si pénibles du premier évêque de Québec aux supplices des martyrs. Le missionnaire qui dépense sa vie, pour ainsi dire, goutte à goutte, au service de Dieu, aurait-il, en effet, moins de mérite que le martyr qui verse son sang tout d'un trait pour confesser la foi de Jésus-Christ ?

"Croyez-moi, s'écrie-t-il, peuple du Canada, vous pouvez vous glorifier de ce que votre Eglise a été plantée dans le sang de votre premier pasteur. Ses travaux, par leur longueur, ont égalé, s'ils n'ont pas surpassé, les supplices de bien des martyrs."

Ceux qui ont charge d'âmes, en général, ne peuvent se contenter des vertus chrétiennes ordinaires ; ou plutôt ces vertus, fidèlement pratiquées par les pasteurs des âmes, en produisent nécessairement d'autres qu'on appelle vertus apostoliques.

A plus forte raison, les évêques, que "Dieu a placés pour gouverner son Eglise," doivent-ils être animés de ces vertus, que l'Apôtre recommandait tant à son disciple Timothée, ce grand évêque des premiers siècles : "Sois vigilant, lui disait-il, ne recule devant aucun travail, fais l'œuvre d'un apôtre."

Les vertus proprement épiscopales peuvent se réduire à deux, principalement, la vigilance et le zèle apostolique.

I

Tout fidèle, en effet, doit voir dans l'évêque de son diocèse, celui "qui doit le conduire, de la part de Dieu, et le placer dans de bons et saints pâturages." L'évêque a été chargé de ce soin. Comme le chef suprême de l'Eglise, quoique à un degré inférieur, "il a la garde des pâturages de la vie éternelle et des fontaines sacrées ; il doit prendre soin des brebis qui lui sont confiées et les protéger contre les loups."

Il doit donc veiller sur son troupeau, lui procurer la nourriture saine et fortifiante de la parole de Dieu, l'abreuver à la source pure des sacrements, et surtout le défendre contre les loups, c'est-à-dire, contre tous les ennemis de la foi et des mœurs.

La vigilance pastorale est une des raisons que l'Apôtre nous indique pour motiver notre obéissance : "Obéissez, dit-il, à vos supérieurs, et soyez leur soumis ; car ce sont eux qui veillent comme devant rendre compte de vos âmes."

Or, quel évêque fut jamais plus vigilant que Mgr de Laval ? A peine est-il arrivé au Canada, qu'il constate que la première chose à régler, c'est de faire reconnaître par tout le monde son autorité

spirituelle. Il ne peut y avoir, en effet, deux bergers pour le même troupeau ; il faut que les brebis reconnaissent la voix de leur pasteur, et n'en écoutent point d'autre.

L'archevêque de Rouen et ses adeptes prétendent avoir juridiction sur la Nouvelle-France. Le vicaire apostolique, envoyé ici par le saint-siège, n'épargne rien, ni fatigues, ni voyages, ni luttas sans cesse renaissantes, pour s'opposer à des prétentions qui peuvent compromettre la paix de son Eglise ; et il n'a de repos que lorsque son autorité a été pleinement reconnue par toutes ses ouailles.

En même temps, il s'occupe de procurer à tout son troupeau la pure et saine doctrine du salut. Il fonde son séminaire, au prix des plus grands sacrifices personnels, afin d'y former pour le Canada des missionnaires instruits et dévoués. Les Missions étrangères, Saint Sulpice, la Compagnie de Jésus, voilà les trois sources éminemment fécondes où il va puiser pour son troupeau les eaux salutaires de la prédication évangélique ; voilà les quartiers généraux d'où il tire les ouvriers qu'il envoie travailler à sa vigne.

La foi solide et éclairée du peuple canadien, son attachement au saint-siège, son dévouement inaltérable à la Religion et à toutes les bonnes œuvres sont encore le plus éclatant témoignage de la vigilance avec laquelle on lui a enseigné, dès le commencement, les voies du salut.

Il y a deux dangers, surtout, que redoute Mgr de Laval pour l'avenir de son Eglise, dès les premiers jours qu'il se trouve en contact avec les Canadiens : la désunion ou le manque de charité, et la traite de l'eau-de-vie. Sa vigilance n'épargne rien pour protéger son troupeau contre ces deux ennemis de la Religion.

Toute sa vie, il prêche la charité et l'union. *Un seul cœur et une seule âme !* telle est sa maxime favorite. A force de répéter ce précepte évangélique à son clergé et à ses fidèles, il réussit, malgré tant d'éléments de divisions qui existaient alors au Canada, à faire de son Eglise une famille sainte et unie. Toute sa vie, il s'oppose comme un mur d'airain à ceux qui veulent favoriser le commerce illimité des boissons enivrantes, surtout avec les sauvages, et il entreprend jusqu'à trois voyages en Europe pour obtenir de la Cour protection contre les désordres.

Le devoir de la vigilance pastorale, il l'exerça jusqu'à la fin, c'est-à-dire, jusqu'à ce que sa démission comme évêque de Québec eût été définitivement acceptée, non seulement par le roi, mais aussi par le saint-siège. On le voit, en effet, s'occuper activement des intérêts de son Eglise jusqu'à la consécration de son successeur, qui mettait fin à son administration.

Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, du moment qu'il se voit déchargé du fardeau

de l'épiscopat, il se regarde aussi comme délivré, non pas de l'obligation de prier pour ses anciennes ouailles, et de leur donner le bon exemple en toutes choses, — obligation, du reste, qui regarde tout chrétien — mais du devoir de la vigilance pastorale, laquelle regarde exclusivement l'évêque du diocèse. En l'absence même de son successeur, Mgr de Saint-Vallier, il laisse aux grands vicaires qui le remplacent le soin de veiller sur le troupeau et de le gouverner. Ce n'est pas à lui, non plus, quoiqu'il soit à Québec, c'est à Mgr de Saint-Vallier lui-même, prisonnier en Angleterre, que M. Glan-delet s'adresse pour réprimer certains désordres qui affligent l'Eglise du Canada.

II

La vigilance pastorale produit nécessairement le zèle. Comment un évêque qui veille attentivement sur son troupeau pourrait-il ne pas désirer ardemment profiter de tous les moyens pour le sauver ?

Le zèle pour le salut des âmes a été la grande vertu épiscopale du pieux serviteur de Dieu. "Quoi de plus beau, disait-il un jour, que de se dévouer, de se dépenser tout entier pour les âmes ? C'est la grâce que je demande, que j'espère, que j'aime !" — "Fasse le Ciel, disait-il dans une autre occasion, que je me fasse tout à tous, et que je gagne des âmes à Jésus-Christ !"

Ecrivant en France, quelques mois après son arrivée au Canada, et racontant les dangers continuels auxquels on était exposé de la part des Iroquois : " Je ne puis vous exprimer, disait-il, la paix et la consolation de mon cœur, de me voir dans un lieu où je suis en l'attente du moment précieux de sacrifier ma vie à Notre-Seigneur, pour le salut des âmes qui ont été depuis tant d'années l'objet de son amour."

Si le prélat n'eut pas l'occasion de verser son sang pour confesser la foi de Jésus-Christ, il en eut du moins le désir, et il consacra toute sa vie à procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain.

Il parcourut plusieurs fois, avec une ardeur infatigable, cette partie de la colonie qui s'étendait depuis le Saguenay jusqu'au lac des Deux-Montagnes. Comme il ne pouvait atteindre par lui-même toutes les limites de son diocèse, il communiqua le feu sacré du zèle apostolique aux prêtres séculiers et aux religieux qui l'entouraient. Il en fit autant d'apôtres, qu'il envoya partout, à sa place, pour recueillir les gouttes du sang de Jésus-Christ, pour arracher à l'enfer tant de pauvres idolâtres, et sauver pour le ciel des milliers d'âmes assises à l'ombre de la mort.

Il eut, de son temps, le bonheur de voir l'évangile annoncé et pratiqué depuis la baie d'Hudson jusqu'à la Louisiane, depuis le Labrador et l'Acadie jusqu'aux plaines reculées du Nord-Ouest.

Le salut des sauvages était sa grande préoccupation. Il intéressait à cette œuvre de zèle toutes les personnes pieuses avec lesquelles il était en rapport. Ecrivant un jour à M. Boudon : " Je vous supplie, disait-il, de nous donner, ainsi qu'à nos pauvres sauvages, un peu de part à votre souvenir en la présence de Dieu."

Il avait un talent merveilleux de se faire aimer des sauvages, de les attirer à lui et de gagner leurs cœurs. On peut remarquer ce talent dès la première fois qu'il met le pied sur la terre d'Amérique. Jamais, cependant, il n'avait encore vu de sauvages. Leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, il n'en savait rien que par les rapports toujours insuffisants des autres. On aurait dit, cependant, que ces pauvres enfants des bois étaient pour lui de vieilles connaissances, et qu'il avait étudié à fond leurs dispositions et leurs sentiments les plus intimes. Il savait toujours faire vibrer en eux la fibre sensible.

En arrivant à Québec, le 16 juin 1659, c'est à eux qu'il offre les prémices de son zèle. Un jeune enfant huron étant venu au monde, il veut le tenir lui-même sur les fonts baptismaux, afin de donner aux sauvages une grande idée de l'importance du baptême. Puis, apprenant qu'un jeune homme, aussi huron, est malade à l'extrémité, et qu'on va lui administrer les derniers sacrements, il accourt à

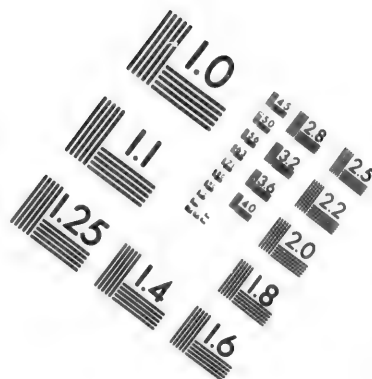
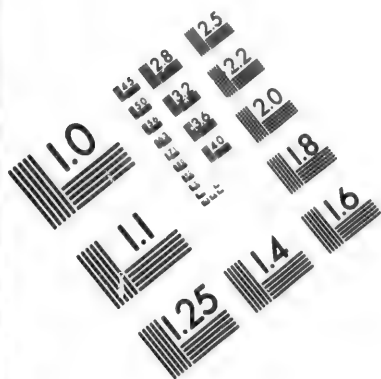
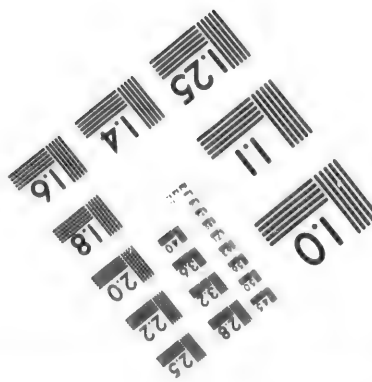
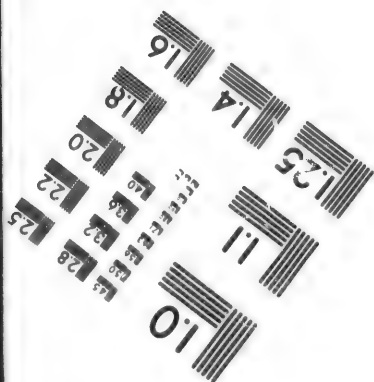
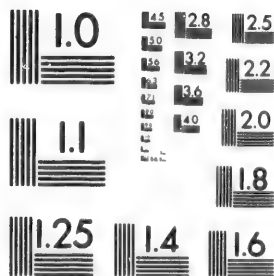


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



28 25
22 20

10

son chevet, pour lui donner ses soins. On vit alors ce grand évêque prosterné à terre auprès de ce pauvre malade sale, dégoûtant, malpropre, et qui sentait déjà la pourriture, lui prodiguer tous les services qu'il pouvait lui rendre, et lui laver même de ses propres mains les endroits où il devait recevoir les onctions sacrées.

Quelques jours plus tard, donnant solennellement la confirmation dans l'église paroissiale, il commence par les sauvages, afin de leur faire voir qu'à ses yeux leurs âmes n'ont pas moins de prix que celles des Européens. Puis connaissant le goût de ces pauvres enfants des bois pour les festins et voulant gagner leur cœur afin de les attacher à notre sainte religion, il leur fait préparer un repas abondant, dans lequel il les sert lui-même avec une humilité et une charité qui remplissent tout le monde d'admiration.

La charité chrétienne possède des secrets étonnants pour opérer le bien. Celle de Mgr de Laval était immense ; elle embrassait tous les hommes, mais particulièrement les pauvres sauvages, dans les entrailles de Notre-Seigneur. Les sauvages les plus farouches et les plus barbares se sentaient subjugués et comme fascinés par le seul charme de sa présence ; ils devenaient doux comme des agneaux.

“ Les Iroquois infidèles eux-mêmes, disent quelque part les *Relations*, attirés depuis peu, et ne

resp
béné
si bo
doux
O
que
cons
leurs
talen
cher
encor
tudes
Mg
Dieu
avait
pour
langu
la gra
presti
l'Amé

Un
ter su
fidèle

respirant que fierté, voulurent aussi recevoir la bénédiction du prélat, comme si la présence d'un si bon pasteur eût changé ces loups cruels en de doux agneaux."

On voit, dans les pieuses légendes des saints, que Dieu leur accorda quelquefois, suivant les circonstances, des faveurs spéciales pour le bien de leurs semblables. Les uns avaient reçu du Ciel le talent d'apaiser les procès, d'autres, celui de toucher les cœurs et de les ramener à Dieu, d'autres encore, celui d'exciter l'enthousiasme des multitudes pour le succès d'une grande œuvre.

Mgr de Laval, appelé à inaugurer le règne de Dieu parmi les sauvages de la Nouvelle-France, avait reçu de la divine Providence un don spécial pour toucher les cœurs de ces barbares. Dans leur langage caractéristique, ils l'appelaient *l'homme de la grande affaire*, et il exerçait sur eux le même prestige que saint Pierre Claver sur les Noirs de l'Amérique du Sud.

* * *

Un illustre prélat de nos jours ¹, appelé à monter sur le siège épiscopal de saint Martin, disait aux fidèles dont la conduite venait de lui être confiée :

¹ — Le Cardinal Guibert.

“ Nous avons à demander pour nous-même à ce grand évêque un peu de cette flamme sacrée dont il était dévoré pour étendre le royaume de Dieu sur les âmes ; son inépuisable charité pour les souffrances des pauvres ; sa prudence et sa fermeté apostolique dans les saints combats de la Foi. Pussions-nous, ajoutait-il, le regard fixé sur ce parfait modèle, nous inspirer sans cesse de l'exemple de ses vertus, et, dans tous les actes de notre ministère sacré, ne jamais rien faire qui soit indigne de la mémoire de cet incomparable pontife ! ”

Mgr de Laval avait, lui aussi, une tendre dévotion pour saint Martin. Son séminaire était en union de prières avec le chapitre de la cathédrale de Tours. Que de fois, sans doute, le pieux pontife s'adressa au grand apôtre des Gaules, afin d'en obtenir les grâces dont il avait besoin pour administrer l'immense diocèse confié à sa sollicitude !

Mais ne peut-on pas dire aussi, que, par la miséricorde de Dieu, il était parvenu à reproduire en lui toutes les vertus d'un véritable apôtre ? En suivant les différentes phases de sa laborieuse carrière, il est facile de trouver dans le premier évêque de Québec plus d'un trait de ressemblance avec le grand saint Martin de Tours. L'Eglise de Québec, comme celle de Tours, peut admirer dans son saint fondateur, “ cette flamme sacrée dont il était

dévo
âmes
des p
dans
“
un p
Sulp
temp
avoir
tels c
F. P
maît
rédi
somm
grand
et bi
aux p
sur s
fut u
la gr
saint
dénu
doub
Fran
zèle,
auqu
l'auré
de gl

dévoré pour étendre le royaume de Dieu sur les âmes, son inépuisable charité pour les souffrances des pauvres, sa prudence et sa fermeté apostolique dans les saints combats de la Foi.”

“ Après avoir étudié la vie de Mgr de Laval, dit un pieux ecclésiastique du séminaire de Saint-Sulpice, après avoir consulté les mémoires du temps et puisé aux sources les plus pures, après avoir recueilli les témoignages les plus authentiques, tels que ceux de la Vén. Mère de l’Incarnation, du F. Houssart, qui avait si bien connu son cher maître, du P. Lalemant, et des diverses *Relations* rédigées dans le temps par les PP. Jésuites, nous sommes demeuré plein d’admiration pour cette grande figure, et il nous reste la conviction intime et bien fondée que Mgr de Laval a été comparable aux plus grands saints que l’Eglise ait jamais placés sur ses autels, depuis les siècles apostoliques ; qu’il fut un saint Charles Borromée par sa constance et la grandeur de son courage et de ses sacrifices, un saint Ligor, par son esprit de pauvreté et de dénuement, un saint Jean de la Croix, par son double esprit de prière et de mortification, un saint François-Xavier, par l’ardeur et l’étendue de son zèle, enfin, un vrai saint et un véritable apôtre, auquel nous désirons que l’autorité légitime ajoute l’aurole des saints et les honneurs de l’autel, afin de glorifier en ce grand homme le principal orne-

ment de l'Eglise du Canada, et le fondateur de l'épiscopat catholique dans la Nouvelle-France et dans toute l'Amérique du Nord

“ Du haut du ciel, le Serviteur de Dieu continue à veiller sur l'Eglise qu'il a fondée, et sur ce pays qui lui a toujours été cher, ce qui fut le théâtre de ses vertus et de ses travaux apostoliques.”

FIN

ndateur de
e-France et

eu continue
sur ce pays
e théâtre de
."

PRIÈRE

*approuvée par Son Em. le Cardinal TASCHEREAU,
archevêque de Québec, pour demander à
Dieu la glorification de Mgr de Laval*

Cœur Immaculé de Marie, obtenez-
moi du Cœur de votre Divin Fils la
grâce que je vous demande, afin de
glorifier sur cette terre le grand servi-
teur de Dieu, Mgr de Laval.

Ainsi-soit-il.